VOLUME Xvili—No 28 MONTREAL, DIMANCHE 20 AOUT 1922

ONNEMENTS par la poste

CANADA.. .. .. $2.00
ETATS-UNIS et UNION POSTALE.. .. .. $3.00

LE NUMERO.. .. .. 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration
43, RUE ST-VINCENT
MONTREAL
TE... Main 7460
SER... UIT 8
...ministration, Main 5158.
...ction, Main 5121.

Myrand, E. Bibliothe-
que de la Législatu-
re du Parlement.
1 avril 22

REDIGÉ EN COLLABORATION — DROIT AU BUT — L'O... DES JEUNES

Les hi-hans d'un "bloke"

Il y a des gens qui font l'âne pour avoir du son. Le dénommé *Red Patch* du *Herald*, chroniqueur à bâtons et jambes rompus, doit appartenir à cette catégorie. Il est impossible d'atteindre à la bêtise qu'il escalade certains jours, sans y mettre beaucoup d'application et sans suer à la tâche. La balourdise poussée à ce point n'est pas naturelle, car en ce cas le naturel paraîtrait surnaturel.

Ainsi les deux premiers articles de M. Bourassa sur la situation européenne ont arraché à ce Rochefort anglais quelques hi-hans particulièrement robustes qui présagent une augmentation de salaire. Le bonhomme comprend-il le français et occupe-t-il le même échelon de haute culture que son camarade S. Morgan-Powell, de la feuille à baron ? S'il le comprend, parcourt-il un texte à l'envers ou lit-il "entre les lignes du silence", comme cet autre, sûr de trouver dans une page ce qu'il y cherche ?

A quoi bon se mettre martel en tête à ce sujet ? Entre gens du métier, on se comprend. Le journaliste a une chronique à faire et il la fait n'importe comment, sur n'importe quoi, va comme je te pousse. "Le ciel, la terre et les enfers m'appartiennent pour l'heure, se dit l'inspiré, et, la plume à la main, je vous somme de me fournir la matière d'une demi-colonne ou de la colonne entière".

Ce "hold-up", pour parler la langue de Bossuet, ne rate jamais. Le ciel, la terre et les enfers s'exécutent, et avec eux, le plumitif. Une nouvelle élucubration s'ajoute à la montagne de sottises dont l'invention à Gutenberg a souillé le monde.

En soi, la chose a moins d'importance que l'éternuement d'un ministre catarrheux (ne nommons personne pour ne pas enrichir la corporation des huissiers) à condition qu'elle n'occasionne pas une vilenie, un souffiet à la vérité. Ils sont rares ceux qui aiment et recherchent la vérité toute pure. C'est l'intérêt, le préjugé, l'animosité qui guide le plus souvent l'œil du lecteur, la langue de l'orateur, la plume de l'écrivain. On ne regarde pas la vérité comme la maîtresse des cerveaux, mais comme l'esclave des caprices individuels. Sous couleur d'examiner les idées, ce sont les personnes qu'on vise. Au Canada, l'esprit de parti fausse toute discussion et dévoie l'intelligence. Ce qui vient de son clan, c'est bel et bon; le reste, *a priori*, mérite le blâme. Même notre littérature vagissante et frissonnante dans ses langes subit la brutalité de ces procédés, victime des mœurs féroces cultivées au fond des petites chapelles.

M. Bourassa, plus que tout autre, a souffert de ces méthodes. Il paraît que ce n'est pas fini. Le glorieux *Red Patch* maintient brillamment la tradition dans une page aussi lue et aussi nourrissante que les tonifiantes et non laxatives notules de la *Presse*. M. Bourassa est insensible aux maux de l'Europe, en fait une peinture cruelle, manque tout à fait de charité chrétienne. Notre éblouissant chroniqueur l'affirme. Et pourtant, s'il sait le français il a pu lire ces lignes écrites par le directeur du *Devoir* : "Certes, je souhaite de tout cœur que l'avenir me donne un éclatant démenti. Puisse une brise de salut entraîner la vieille Europe loin des récifs où elle porte à pleines voiles ! Quel chrétien, quel être doué de raison, peut contempler d'un œil indifférent la déchéance de cette merveilleuse civilisation, tombée loin de ses sommets, mais encore supérieure à tout ce que le monde a connu dans le passé et entrevoit dans l'avenir" ?

De plus, M. Bourassa se contredit, malhonnête empiétement sur les prérogatives ministérielles et jingoïstes. C'est toujours notre éblouissant chroniqueur qui l'assure. La dénonciation du "nationalisme outrancier et exclusif" des peuples européens ne se concilie pas, aux yeux de ce génie, avec cet aphorisme du nationalisme canadien : "C'est un devoir pour tout Canadien qui n'a pas le cerveau atrophié par la politique de carrefour, la maiserie intellectuelle ou l'abrutissement colonial, ni la bouche fermée par le bâillon de l'or, ni la main attachée par la servitude du parti — c'est le devoir de tout Canadien libre de s'orienter dans le maquis européen et de crier gare avant qu'on nous y jette de nouveau, à l'aveugle et tête baissée, comme en 1914".

DEUX NATIONALISMES

Toujours la vieille confusion *damoureuse* entre le nationalisme européen et le nationalisme canadien ! Pourtant, ils diffèrent autant que le "boulevard" Saint-Laurent des boulevards parisiens. Le premier est souvent synonyme d'impérialisme. Il implique l'idée de conquête, d'agrandissement, d'égoïsme, tout le moins. Le second réprouve tout simplement qu'on se ruine pour une mère patrie aussi parfaitement porcine que la Grande-Bretagne. Les nationalistes au Canada ne le seraient pas toujours en Europe.

Mais l'évangélique *Red Patch*, le cerveau brouillé par l'amour du prochain, récuse cette claire distinction. Le vieux monde se meurt parce qu'il n'y a plus d'esprit européen. Empressons-nous d'éteindre les dernières flammes de l'esprit canadien par charité chrétienne ! Le salut de l'Europe l'exige. *Red Patch* sait raisonner, voyez-vous, et se pique d'amour-propre de démontrer que l'Anglais, malgré l'opinion courante, est aussi adroit en logique que pour le dépeçage d'un bifteck.

L'équipée militaire insensée du Canada, pour la cause de la civilisation, de la justice, de la démocratie, des petites nationalités, — et allez-y donc, on ne bourre pas les crânes à moitié,— n'a servi qu'à grossir les impôts, qu'à l'enrichissement de quelques profiteurs, qu'à l'appauvrissement de la masse. Recommençons au plus vite, les yeux fermés, ainsi qu'il convient à un peuple pour mourir.

C'est un grave manquement à la charité chrétienne que de ne pas vouloir la ruine du Canada, suivant la formule de cet ascète, Arthur Meighen, le plus saint des banquerouliers. L'Europe est très malade et une nouvelle guerre générale l'achèverait. N'épargnons rien pour qu'on nous couche dans le même cercueil qu'elle. De grâce, élevons-nous au-dessus des "narrow views of parochial politics". Jusqu'au cou dans l'impérialisme et barbotons dans toutes les conférences méphitiques, romantiques, anémiques et tragico-comiques !

Le grand *Red Patch* nous somme de sauver l'Europe, si la faillite, le chômage, la pauvreté, la famine, et, bientôt après, la révolution sociale ou la guerre la menacent réellement. Nous ne demandons pas mieux, mon *bong*. Mais que faire ? Les voyages de nos délégués à Londres, à Paris, à Genève ou ailleurs, ne suffisent-ils pas ? Allons ! quelque bonne petite mission de "bonne entente" réconciliera peut-être alliés et ennemis d'hier et les alliés entre eux. Ce qui donne de merveilleux résultats au pays ne manquera pas d'opérer là-bas. Il ne serait pas mal, aussi, de charger M. Taschereau d'endormir les haines par une série de discours. Et puis, accueillons le plus de sans-travail européens que nous pourrons. Des *blokes* genre *Red Patch*, on ne saurait jamais en avoir trop. Le plus grand service à rendre ce serait peut-être d'héberger tous les youpins du vieux monde. La charité chrétienne est-elle un vain mot, oui ou non ? Ou bien dépêchons à Washington l'un de nos ténors de la Société des nations. En chantant le grand air harmonisé par Rowell : "Par son désintéressement durant la guerre, le Canada a pris la direction morale de l'Amérique", il obtiendra l'annulation de la créance américaine sur l'Europe. Dieu ! quel égoïsme est le nôtre ! Tant de paresse unie à tant de pouvoir !

Les "narrows views of parochial politics" mènent à cette honte. Heureusement qu'il y a des "blokes" dans les gazettes anglo-canadiennes pour initier le peuple à la grrrande politique nationale, internationale et impériale !

Le dénommé *Red Patch* mériterait notre gratitude s'il s'était borné à ce cours de *jocrisserie* à l'usage des "bloated colonials". Mais le pauvre se serait cru déshonoré de ne pas mettre, le mouchoir aux yeux, la France en cause dans cette pantalonnade ! L'hypocrite francophilie de nos Anglo-Canadiens commence à devenir écœurante. Les procédés de la Grande-Bretagne envers l'alliée d'hier devraient interdire pareilles allusions. Ce cabotinage d'impérialistes ressemble trop à l'attendrissement d'une prostituée sur le scapulaire de son enfance.

Pitres et pharisiens, faites une autre grimace, car vous ne savez pas dans combien de temps, tous ensemble, protégés ou non de quelques *ladies* décorées par la République, vous jetterez de la boue avec les scribes du *Star* et congénères contre la grande nation qui refuse de servir toujours de couverture à l'Angleterre.

Jean LEBRUN.

UNE MARINE ET ET LES DÉFICITS

UNE CONTRIBUTION DE LA NOUVELLE-ZELANDE A LA DEFENSE NAVALE — LE CANADA EN RETARD SUR L'AUSTRALIE — UNE DIFFERENCE.

Nous avons fait "la guerre à la guerre"; maintenant, il faut faire la guerre à la paix. Ce n'est pas en vain qu'on a tenu à Washington une conférence sur le désarmement, où sir Robert Borden, "adéquatement" consciencieux, s'est spécialisé dans l'impôt chinois. Aiguisons les sabres, astiquons les boutons d'uniformes, effilons nos moustaches en pointe, mettons les fusils en ordre, préparons les canons, faisons provision de gaz asphyxiants — douce haleine de Mars — construisons de petits navirés, et en avant la milice! Sam Hughes est mort! Vive Sam Hughes! Que chacun contribue à la défense impériale! Seigneur John Bull est doux et saint, et son joug est léger.

La Nouvelle-Zélande, zélatrice incomparable, ouvre la marche. M. Massey, son premier ministre, promet une contribution à la défense navale, l'an prochain, si les finances du Dominion le permettent, et ensuite un don annuel d'au moins $2,500,000 par année. La *Navy League*, au grand déplaisir de tous les gogos dupés par elle, aux applaudissements des jingoes groupés par elle, ne manquera pas de s'agiter ,vous devinez pourquoi... Ce que la Nouvelle-Zélande accomplit, le Canada, premier des Dominions, ne le ferait pas? La crise financière, la dette grandissante, les déficits constants, les gâchis ferroviaire, rien n'y fera, les fous nous embarqueront un nouveau fardeau sur le dos, si les gens qui ont encore un peu de bon sens dans la cervelle, ne s'avisent d'une réaction, d'une contre-campagne.

Sans crainte d'exaspérer la lassitude produite par la guerre, les impérialistes conduisent leur propagande depuis l'armistice. Déclarations de personnages officiels, dépêches tendancieuses, petits appels déguisés à la solidarité impériale, ils mettent tout en oeuvre. Jeudi, paraissait l'entrefilet relatif à la générosité néo-zelanlaise. Le lendemain, la *Gazette* publiait une dépêche de la *Canadian Press*, d'où il ressortait que le Canada est en retard de 27 ans sur l'Australie sous le rapport des contributions à la défense navale. La nation soeur possède des navires de fer-blanc depuis 1895.

Qui transmet à la complaisante *Canadian Press* cette prose malodorante? La *Round Table*? L'*United Empire*? Le *Colonial Office*? Un sous-Atholstan quelconque? Ce que l'on se garde bien de dire, c'est que l'Australie est une île à portée d'un continent jaune, qu'une marine est essentielle à son existence, juste le contraire de la situation canadienne.

Mais il existe une autre différence entre l'Austalie et le Canada. La *Gazette* la signalait vendredi. La nation soeur va diminuer les impôts de $15,000,000 par année, tandis que le Canada -elève les siens, sans pouvoir enrayer les déficits.

Libre à l'Australie d'imiter la Nouvelle-Zélande, grâce à l'amélioration de ses finances! Que le Canada paye ses dettes avant de jeter d'autres offrandes dans le "gouffre du militarisme"! Mais que fera M. King, placé, nouvel âne de Buridan, entre le "bloc" québécois — il ne casse les dents de personne, depuis un an, le bloc — et l'Ontario; entre l'élément nationaliste et l'élément loyaliste? Parions qu'un emballement de M. Meighen permettra à l'acrobate de se placer les pieds, en plein juste milieu, selon la tradition lauriériste. A moins qu'un autre déficit... Comme dit le loustic, pour ne pouvoir devenir en banqueroute, il faudrait l'être...

Le PERISCOPE

OUI, RACE FIÈRE, POURQUOI PAS?

UNE SOIREE DE CHANT. — ON SUGGERE DE FORMER UNE SECTION FRANÇAISE DU CLUB KIWANIS. — SUBORDINATION.

Point n'est besoin d'un Salomon pour tirer la dispute au net : la soirée de chant populaire tenue au parc LaFontaine, mardi soir, n'est pas l'enfant de la Presse, mais celui de la Patrie et du club Kiwanis.

D'abord, la **Gazette**, amie de sir Lomer qui est un ami de la Presse, l'a dit catégoriquement. Et puis, la Commère elle-même l'avoue par la discrétion aristocratique, que dis-je? princière, que dis-je? royale, que dis-je? impériale, de son compte rendu. Jamais la Commère ne s'est montrée aussi chiche de son format éléphantiaque, même aux heures de crise nationale, même lors du débat sur les écoles du Nord-Ouest, en 1905. Un maigre petit quart de colonne! Pourtant, aucun meurtre n'agite le faubourg ou n'intéresse le boudoir, aucun voleur de grand chemin ne s'est mis en vedette, aucun chien écrasé ne souille la rue et n'orne la première page de nos grands journaux.

La conclusion s'impose : la Presse, envieuse du succès d'autrui, boude. Il y a de quoi.

Si le mérite de la fête revenait au confrère, quel déploiement de manchetes aurions-nous vu, et quel luxe de gravures! Rappelez-vous l'apothéose du grand patriote canadien, Robinson, au parc LaFontaine et la fête de l'aviation au parc Mance. Photos par ici et photos par là! Et du lyrisme et de la description, et des détails, en veux-tu, en voilà! Des hourras pour la Presse, le dénombrement des autos, l'éloge du service d'ordre, la binette des intelligents agents en service commandé, les réflexions du public, un instantané de toutous "faisant madame" ou pondant une crotte, etc. etc., rien n'y aurait manqué. C'est une perte pour l'art.

Ah! après avoir volé une idée du **Devoir**, la **Patrie** a joué un fameux tour à sa rivale. La première soirée populaire de chant français est un événement, et la feuille qui a mis à la mode la formule célèbre : "Il faut que le peuple s'amuse", ne pouvait le **passer** entièrement sous silence, même pour embêter une voisine.

La Commère a cherché d'abord à faire sienne l'initiative de la **Patrie**. Toujours la même tactique que pour le supplément en couleurs. Il faut croire que la manoeuvre a moins réussi auprès du club Kiwanis que de certaines maison torontonienne : la **Patrie** est restée maîtresse du terrain. A son tour, elle a lancé une formule : "Le peuple qui chante est un peuple heureux." (Tout de même, il ne convient pas de prendre cela trop à la lettre. Le peuple français ne se loue pas de son bonheur, quand messire Lloyd George le fait chanter.)

Une jalousie de feuille jaune est cause que l'institution "irrévocablement dévouée aux intérêts canadiens-français et catholiques" plaque cavalièrement la cause du chant populaire. Ces dames, voyez-vous, se dévouent pour une oeuvre non parce qu'elle mérite encouragement, mais parce qu'elle leur rapporte de la gloriole, de la facile notoriété. Et la lutte pour la popularité et le tirage se continue entre les deux soeurs enemies. Il n'est question que de piques-niques, de représentations théâtrales ou cinématographiques pour les enfants, de concours de beauté, de primes, de récompenses accordées aux femmes qui reconnaissent leur toilette dans un instantané pris dans la rue, etc. Les concours de bébé ne sont pas loin, et l'on sent approcher les concours de chiens et même les concours de cordes à linge et de poêles à gaz. Le journalisme, au vingtième siècle, est une institution fraîche et joyeuse, comme la guerre à ce cher Guillaume.

Par **pioudeur**, pour ne pas étaler son dépit, la **Presse** n'a trouvé rien de répréhensible dans la manifestation de mardi soir. Elle s'est contentée d'escamoter le nom de la **Patrie** et de tout mettre au compte du seul club Kiwanis.

Nous qui n'avons pas de dépit ou d'envie à dissimuler ou à témoigner, nous n'imiterons pas cette discrétion. Quand M. Héroux et M. Dupire ont réclamé du chant français, ils ont fait appel à nos sociétés nationales, à nos chorales, non au club Kiwanis.

Dans une ville aux trois quarts français, les indigènes sont donc trop avachis ou trop imbéciles pour ne rien entreprendre sans se mettre à la remorque des associations anglo-saxonnes? Aux terrains de jeu, la plupart des employés ne parlent que l'anglais. Dans les affaires et la haute finance, les Anglais ont le monopole de la compétence. Les gouvernants entretiennent de leur mieux cette légende. Il faut être anglophone pour administrer la trésorerie de la province. Il y eût un temps où l'exécutif municipal délibérait en anglais et il ne faudrait pas jurer de l'abolition de cette coutume. La langue de la race supérieure profite partout de la veulerie des conquis.

On l'a bien vu, l'autre soir. A une prétendue manifestation canadienne-française, les représentants du club Kiwanis ont fait chanter ces deux morceaux : "Old Macdonald had a farm" et "To-day is monday". Ces deux airs ne furent pas les moins goûtés et les moins applaudis. Il paraît que les petits Canadiens français scandalisent souvent les voyageurs par leur pratique de la chanson anglaise. C'est une habitude à répandre et à garder.

Aussi, un officier du club Kiwanis, M. Ross, suggère-t-il, suivant la **Patrie** : "Pourquoi pas, une section française du club Kiwanis?"

Oui, race de conquis, de porteurs d'eau et de scieurs de bois, race de parvenus et de bourgeois empressés à faire apprendre l'anglais à leurs enfants, au sortir des langes, pour les lancer au plus vite dans les affaires, race d'aplatis qui souffrent des enseignes anglaises dans des villages entièrement canadiens-français, qui les posent eux-mêmes afin que nul n'ignore leur sottise et leur pleutrerie, oui, race subordonnée et férue du décalque, race fière et dont béni fut le berceau, "pourquoi pas une section française du Kiwanis?"

Paul CHARDON.

En zigzag

"Le désespoir en politique est une sottise absolue." Au lendemain de l'élection de Labelle, il convient de lancer ce mot de Maurras (*L'Avenir de l'intelligence*) sur la Bouteille triomphante.

* * *

Si M. Léonide Perron, l'homme populaire, avait été candidat ministériel, de quelle majorité s'enorgueillirait le parti libéral! Mais M. Léonide, trop délicat, craint de faire crever ses collègues de dépit, et modestement il reste assis au Conseil législatif, l'endroit idéal pour s'asseoir.

* * *

Les "ceusses" en faveur d'une forte opposition à Québec sont des fous. L'étatisme, l'Etat mastroquet, le monopole du "rougisme", un gouvernement de "taxeux", autant de bienfaits célestes.

* * *

Suivant (16 août) la *Gazette*, amie des "unionistes" québécois, la dette consolidée de la province augmente, cette année, de $49,277,000 à $52,725,000.

Les surplus du gouvernement, moi, je n'y vois que du feu, comme dans la théorie d'Einstein. Comptabilité ministérielle et mystère des hiéroglyphes!

* * *

"Concordia" a besoin de nouvelles sources de revenus, c'est-à-dire de nouvelles sources d'impôts. En avons-nous des "taxeux" de gouvernants, un peu!

* * *

Les petites annonces de la *Presse* enrichissent tous les jours notre vocabulaire. Ainsi nous lisons dans l'une d'elles: "Traveleur demandé expérimenté pour vendre", etc.

"Traveleur demandé expérimenté", qu'est-ce que cela peut bien être? Les Français y perdront leur latin. Mais les lecteurs de *Maria Chapdelaine*, ici, ne se creuseront pas la cervelle à se le demander. Chère vieille, va! Marc Lefranc ferait bien de surveiller les "petites annonces".

* * *

Avec la bienveillante permission d'Ebert, les Allemands ont réinstallé le *Deutschland uber alles* dans sa dignité de chant national.

Les "Canayens" qui sont civilisés, eux, chantent tout le contraire: Les autres avant nous!

* * *

Enfin, on commence à espérer la confection d'un plan général pour toute l'île de Montréal. Mais si nous n'avons pas de commission d'embellissement et si les échevins béotiens se mêlent d'envoyer les règlements au diable, qu'en résultera-t-il? Il y a toute une éducation à faire sur ce point, et une association d'architectes nous rendrait d'inestimables services.

* * *

Ce journal, par son franc-parler sur les grèves, exclut tout soupçon de sympathies bolchevistes. Nous dirons donc sans crainte que les mineurs de la Nouvelle-Ecosse paraissent se conduire salopement, mais que dans toute cette histoire, la responsabilité de la *British Empire Steel Corporation* est aussi engagée. Un minimum de $3.25 pour des ouvriers astreints au plus rude travail, au profit d'une riche compagnie, cela ne semble pas excessif.

Ce sont les patrons sans entrailles qui font les ouvriers révolutionnaires. Comment la *British Empire Steel Corporation* traite-t-elle ses employés?

* * *

"Le système d'éducation au Canada est trop commercialisé". C'est le reproche que nous adresse Mlle Irène Geach, autorité pédagogique anglaise qui a fait une tournée d'études de dix-huit mois, dans les écoles américaines et canadiennes.

Des affaires, de l'argent, des chiffres, de grosses bâtisses, et au diable l'imagination créatrice, la beauté, les purs jeux de l'intelligence! Idéal de commis et de courtiers en immeubles! Le culte du "bedit gommerce" est tellement exagéré en certains milieux canadiens-français, qu'on sacrifie l'enseignement du français à l'anglais.

Raoul JOURNET.

Northcliffe, grand homme

Lord Northcliffe, l'homme aux mille journaux, est mort le coeur pourri. La presse qu'il a pourrie vivra, elle. Cela suffit bien pour immortaliser un parvenu.

Le succès et la richesse trouvent peu de censeurs. La mort incline à l'indulgence en attendant l'impartiale justice de la postérité. Le vicomte Northcliffe, collègue de notre baron Atholstan, autre bienfaiteur du peuple et chevalier d'industrie... journalistique, était donc un grand homme, un incontestable grand homme, une des gloires de la démocratie. On a pu le lire dans toutes les feuilles moyennes, grosses et surtout colossales et ventripotentes. Les gazettes jaunes d'Europe, d'Amérique, de Chine et du Japon (comme de raison), d'Afrique et d'Océanie, de l'équateur et des deux pôles, ont senti que l'apothéose du défunt était la leur, et toutes ces cocottes bien entretenues ont déposé ensemble leurs riches bouquets sur la dépouille mortelle de lord Northcliffe, père du jaunisme anglais.

Lord Northcliffe était un grand homme, parce qu'au rebours de besogneux comme Louis Veuillot, Rochefort, Cavaignac, Edouard Drumont, Charles Maurras et congénères, il n'a pas travaillé pour l'anthologie mais pour acquérir la puissance. On n'a pas dit que sa devise était : "Rendre le peuple meilleur", mais c'est sous-entendu dans la fin d'une vie tout entière déroulée suivant une courbe d'altruisme. Ce qu'on a dit par acquit de conscience et sans y attacher plus d'importance qu'il ne faut, c'est qu'Alfred Harmsworth avait ses critiques, réserve atténuée par cette proposition complémentaire: "mais qui n'en a pas?" lieu commun foudroyant comme "Les affaires sont les affaires", "L'argent n'a pas d'odeur", "Il faut hurler avec les loups", "La perfection n'est pas de ce monde", etc., etc., etc., et qui ne souffre pas de réplique.

Qui sont ces critiques et que reprochent-ils au vicomte? L'éloge principal prodigué au défunt, à savoir la transformation de la presse anglaise, nous l'explique, retourné à l'envers. A ce sujet, il faut relire l'article cinglant consacré au grand homme par M. Alfred Gardiner, dans l'*Atlantic Monthly*, livraison de janvier 1917, et publié par le *Nationaliste* du temps.

Vers 1895, la démocratisation de la société, en Grande-Bretagne, révolution dont ne s'était pas encore ressentie la presse, offrait un vaste champ d'exploitation à l'entrepreneur en journaux. "C'était un moment sans pareil pour un aventurier." Alfred Harmsworth fut cet aventurier heureux et sans scrupules. A l'exemple de M. George Newnes qui avait découvert la voie en lançant *Tit-Bits*, il fonda *Answers*, que suivirent d'autres hebdomadaires humoristiques.

"Son succès fut sans précédent, assure M. Gardiner. Il eut des imitateurs, mais nul n'approcha de son intuition sûre du désir qu'ont les esprits rudimentaires d'être renseignés sur les faits peu importants, d'être amusés, de lire du pathos de bas étage. Il avait mesuré l'homme de la rue, lui-même était un homme de la rue—il connaissait donc l'empressement avec lequel l'homme de la rue s'intéresse aux choses du moment, sa passion des sensations, son indifférence pour les idées, ses caprices, son aversion des pensées abstraites. L'énergie de son esprit était surprenante; son ambition, sans limites; son intuition de la possibilité matérielle des choses, rapide et étonnamment sûre. Le gazon ne croissait pas sous ses pieds et il n'y avait ni scrupules ni principes qui entravassent sa route. La seule pierre de touche dont il se servait vis-à-vis des hommes et des choses était la pierre de touche du succès, et une fin morale, sous quelque forme que ce fût ne dirigeait, n'influençait jamais le génie extraordinaire qu'il avait pour les affaires. Ce génie passa rapidement à un niveau d'activité nouveau lors de l'acquisition qu'il fit de l'*Evening News*. A sa touche, magique comme celle de Midas, ce journal moribond revint d'un bond à la vie, et de là partit la plus grande entreprise de son éblouissante carrière.

Il n'y a rien eu dans l'histoire du journalisme anglais qui soit comparable à l'apparition du *Daily Mail*. Cette feuille trouva un champ immense que ne lui disputait aucun rival, et elle se mit en devoir de l'occuper d'une façon si effective et si complète qu'il ne restait que peu de place à la concurrence. Le *Daily Mail* appliqua au journalisme quotidien la découverte qu'Alfred Harmsworth avait faite dans la presse hebdomadaire, à savoir que ce que la démocratie voulait ce n'était pas d'être instruite, mais amusée. La presse avait été sérieuse et responsable, respectueuse du passé et de ses traditions, prudente touchant les conséquences, méfiante de tout ce qui sentait le jaunisme. Et comme résultante, la démocratie restait froide et se tenait à distance. Le *Daily Mail* répudia toutes ces conventions. Il adopta le sensationalisme en guise d'évangile. Chaque jour dut avoir son excitation; chaque paragraphe dut être comme un choc électrique; chaque événement dut avoir autant de péripéties qu'une pièce de théâtre. "Qu'y a-t-il de travers à l'étalage?" telle était la formule d'Alfred Harmsworth lorsqu'il était mécontent du journal, et elle renfermait en résumé, toute sa philosophie en fait de journalisme. Sa montre devait faire causer toute la ville; malheur à l'étalagiste qui y exposait les gris ternes et laissait de côté les bagatelles aux couleurs brillantes! Pour lui la politique n'était rien, les partis n'étaient rien, les principes n'étaient rien. La seule chose qui valait était que le grand public fût maintenu dans une excitation sans relâche. Il y avait toujours des bruits de guerre dans l'air, toujours il y avait quelque ennemi, dont il se servait pour exciter les passions. Tantôt c'étaient les Boers, et tantôt les Français que nous "roulerions dans la fange et dans le sang" et dont nous donnerions les colonies à l'Allemagne; d'autres fois c'étaient les Irlandais, et plus tard, ce fut les Allemands.

Peu importe qui c'était : M. Harmsworth n'avait pas d'antipathie enracinées, il se servait simplement de l'instrument qui était le plus à sa portée pour la fin qu'il voulait atteindre. Survenait-il un calme dans les affaires, et l'esprit public demandait-il du répit ou quelque pastorale pour intermède, qui plus que lui était prêt à lui servir des calmants? Il commençait une campagne pour engager la nation à cultiver les pois de senteur; il accaparait tout son intérêt en lui faisant constater qu'elle se mourait parce qu'elle se nourrissait de pain blanc, et que si elle voulait se sauver elle devait commencer à manger du pain brun. Mais ces choses-là n'étaient que les entr'actes du grand drame habituel. La guerre était le thème permanent, et de celle des Boers, le *Daily Mail* émergen avec une influence sans rivale. Les gens en riaient et le tournaient en dérision, mais ils le lisaient, et, insensiblement se laissaient gouverner par lui.

"Le succès sans précédent du journal réagit naturellement sur la presse en général. Devant cet ouragan la vieille tradition s'étiola et périt. La circulation des autres journaux, qui leur avait paru satisfaisante par le passé, semblait insignifiante comparée à la vente sans pareille du nouveau venu, et dans la concurrence que se font les journaux, comme dans celle qui se poursuit sur les champs de bataille, c'est le nombre qui compte. C'était du pur obscurantisme que de prétendre que la chose importante était de capter l'attention du petit nombre, de la classe choisie.

Le pouvoir et l'influence politique étaient passés aux mains de la multitude, et le journal qui avait l'oreille de la multitude, qui se faisait entendre d'elle, était le journal qui était capable de diriger les courants de la pensée nationale. De plus, c'est du côté des gros bataillons que se rangeaient les annonceurs, et les ressources que ces derniers fournissent à la nouvelle entreprise permettaient à celle-ci de consacrer à son service de nouvelles des sommes que les entreprises rivales n'avaient pas le moyen de dépenser. Qu'on ajoute à ceci le génie de son fondateur pour décou-

(Suite à la page 2.)

Botrel et "Maria Chapdelaine"

Dans sa villa de Pont-Aven, Botrel se repose de sa longue série de "veillées bretonnes" au Canada, car le Canada, "c'est une province française où l'on se sent partout chez soi". Il a donné une interview très flatteuse pour nous à M. Jean Lorient (La *Revue française*, 30 juillet).

Botrel constate avec beaucoup d'autres que *Maria Chapdelaine* est de nature à nous causer du tort. "En France, dit-il, on connaît très mal le Canada. On en est encore aux *quelques arpents de neige* de M. de Voltaire. C'est déplorable. Et il semble que l'admirable *Maria Chapdelaine* soit venue fortifier cette légende en ne nous faisant connaître que "l'habitant" et Péribonka, tout petit coin de l'immense province de Québec. Cette province, entièrement française, est quatre fois grande comme la France; le Canada entier, d'Halifax à Vancouver, des Etats-Unis à la baie d'Hudson, a presque la superficie totale de l'Europe. Si Louis Hémon n'était pas mort prématurément, broyé par un train, dans l'Ontario, il nous eût assurément donné un autre roman, où il eût fait la part du Canada ensoleillé et joyeux".

Mais les Esquimaux canadiens, ne tenant compte des intentions, veulent quand même élever un monument en France, à Louis Hémon, que la légende de voltairienne en soit fortifiée ou non.

LUNDI :

Le "Devoir" publiera lundi un nouvel article de M. Henri Bourassa : points de vue français, points de vue anglais.

IRISH NEWS SUPPLEMENT

(See page 4)

JOHN BULL ET COMPAGNIE

Des arrestations en Egypte où règne une drôle d'indépendance — Les 74 ans de lord Balfour — Les Antilles britanniques, leurs problèmes et les réformes demandées — Grey et Lloyd George — La désobéissance civile aux Indes — La crise du logement est conjurée en Angleterre — La nouvelle constitution égyptienne.

Suivant une dépêche du Caire à la "Westminster Gazette" (agence Reuter), les membres suivant du Wafd ou Délégation égyptienne ont été arrêtés le 26 juillet: Hamed el Bassel, Morocs Hanna et Wassef Ghali. En outre, des mandats d'arrestation ont été émis contre quatre autres, dont Mourad et Cherei, arrêté le même matin. Le gouvernement a pris cette décision en vertu d'une disposition de la loi martiale.

Les arrestations étaient inattendues. Une circulaire en est la cause, document qui excitait l'hostilité du peuple contre le cabinet, sous couleur que le système actuel de coopération anglo-égyptienne affaiblit la position du pays dans la lutte pour l'indépendance complète et que l'exil de Zaghoul aux Seycheiles met la vie du chef nationaliste en grave danger.

Il existe une drôle d'indépendance en Egypte. Un cabinet choisi par un roi qui est une créature des Anglais opère des arrestations au moyen d'une loi martiale établie par les Anglais, depuis des années.

* * *

La *Presse Associée* nous apprend que les nationalistes ont été condamnés à mort. Puis, la sentence a été commuée en 7 ans de travaux forcés et £5.000 d'amende. Les 7 autres Egyptiens qui les ont remplacés ont été arrêtés également. L'indignation est grande dans le pays. On se dit que l'indépendance n'est qu'un simulacre et que les Anglais veulent supprimer tous les chefs de l'opposition.

Lord Balfour a 74 ans Si l'on fait abstraction de ses cheveux blancs, on lui donnerait 54 ans tout au plus, dit un journal anglais, et même ce panache blanc rehausse plutôt la figure de ce vétéran politique d'un cachet de distinction qu'il ne la vieillit. Le "Foreign Office" n'est pas une sinécure, ajoute la même feuille, et ce ne sont pas tous les vieillards de 74 ans qui pourraient accomplir cette besogne représenter l'Angleterre au Conseil de la Société des nations et continuer à paraître jeune et content de la vie. Lord Balfour a rendu aussi quelques petits services à sa patrie à la Conférence, à Washington.

* * *

M. W. Ormsby-Gore, député à Westminster, a lu au "Colonial Royal Institute" une étude sur les Antilles britanniques. L'"United Empire", livraison de juillet, en donne le texte.

Le président de la séance, sir Owen Philipps, a exprimé l'espoir, en présentant le conférencier, que les Antilles s'uniront comme l'ont fait les Etats séparés du Canada et de l'Australie et les colonies distinctes qui constituent aujourd'hui l'Afrique-sud, cause du progrès de ces Dominions.

Le 30 novembre 1921, M. Ormsby-Gore est allé en mission spéciale aux Indes occidentales, en compagnie du sous-secrétaire d'Etat pour les Colonies et de M. Wiseman, fonctionnaire antillais de ce département. Il y avait une raison générale qui militait en faveur de cette enquête: le désir du secrétaire d'Etat pour les Colonies de connaître plus intimement les problèmes auxquels ont à faire face les gouverneurs et les divers administrateurs dans les Antilles britanniques. Les heureux résultats du voyage de M. Churchill au Levant, en 1921, ont montré au ministre l'avantage d'un plus étroit contact entre l'autorité centrale, à Londres, et ses subordonnés de là-bas. M. Ormsby estime que des missions de ce genre, à intervalles assez réguliers, seraient un bienfait dans ces régions de l'Empire où le "Colonial Office" assume encore une responsabilité très directe de l'administration.

Le deuxième motif de cette enquête est d'ordre particulier: la revendication d'une mesure de gouvernement représentatif par plusieurs des Antilles, en 1921. Les pétitions envoyées avaient fait l'objet d'interpellations au parlement anglais. La principale préoccupation de la mission a été l'étude des diverses constitutions antillaises et des réformes désirables.

Dans un trimestre, les commissaires ont visité la Jamaïque, Nevis, Antigoa, Saint-Domingue, Ste-Lucie, St-Vincent, la Barbade, la Grenade, Trinidad et la Guinée anglaise.

Le rapport présenté par M. Wood au secrétaire touche à cinq ordres de questions: 1— Les questions constitutionnelles. 2— les questions économiques. 3— Les questions d'hygiène. 4— L'éducation. 5— Les questions affectant chaque colonie en particulier.

Dans son travail, M. Ormsby-Gore n'a considéré que les questions politiques et constitutionnelles. Il laisse à d'autres plus compétents le soin de commenter le reste. Sans doute le facteur économique a ses répercussions sur les questions politiques et constitutionnelles aux Antilles comme partout ailleurs. L'industrie du sucre est particulièrement importante à cet égard. Si cette industrie venait à s'effondrer par suite de la faillite des Européens, le caractère futur de ces colonies s'en trouverait profondément modifié. Le conférencier espère que lorsque le public anglais comprendra le péril d'un monopole étranger de la production et du raffinage du sucre, surtout d'un monopole américain, il songera à la nécessité, dans son propre intérêt, de maintenir quelque part dans l'Empire britannique, et en particulier aux Antilles, une industrie britannique du sucre.

Pour se borner aux questions constitutionnelles, le gouvernement exécutif dans chaque colonie visitée comprend un gouverneur nommé par le secrétaire d'Etat, personnage responsable de la paix, de l'ordre, du bon gouvernement et du progrès de la colonie, et divers départements administrés, sous la juridiction du gouverneur, par des fonctionnaires du "Colonial Office".

Il n'est nulle part suggéré dans le rapport ni même aux Antilles de changer cette forme de gouvernement. Dans aucune des colonies, on n'a suggéré l'établissement d'un gouvernement responsable quelconque. D'abord, il n'existe pas aux Indes occidentales un élément jouissant d'assez de loisirs pour que des hommes abandonnent leurs affaires ou l'exercice de leur profession afin de devenir un ministre permanent, chargé d'un département.

A la Barbade, on voit un très clair exemple de gouvernement représentatif mais non responsable. Le gouvernement exécutif tient ses pouvoirs du secrétaire d'Etat, mais en fait une institution locale de haute antiquité surveille l'administration et dispose de pouvoirs de direction pour ce qui regarde la dépense des deniers publics, les impôts et la législation. A la Guinée anglaise et à la Jamaïque il y a une diarchie. Dans les autres îles visitées, le gouvernement est simplement celui d'une colonie de la Couronne. Ce sont ces îles, telles les îles du Vent et Trinidad, qui ont réclamé des réformes. Trinidad est la plus cosmopolite des Antilles et la majorité des habitants sont de descendance africaine. Le progrès de l'île et la constitution d'une classe instruite créent un courant démocratique, malgré l'attachement d'un élément considérable de la population au système qui a été le fondement d'une très réelle prospérité.

Un examen du fonctionnement de la constitution de la Jamaïque a convaincu M. Wood de la nécessité de nouveaux changements. Il ne fait pas de doute que le secrétaire d'Etat doit retenir la responsabilité ultime dans le gouvernement de petits colonies comme les Antilles. Une autorité coordinatrice s'impose. Tant que la Fédération des Indes occidentales ne sera pas constituée — et la fusion semble fort éloignée — cette autorité coordinatrice ne peut être que le "Colonial Office".

La population des Indes occidentales britanniques se compose en majeure partie de descendants d'Africains sauf dans la Guinée anglaise où les Antillais d'origine ont une légère prédominance numérique. Les Blancs sont relativement peu nombreux sauf à Bahama. Une proclamation de la reine Victoria, le premier août 1838 a aboli l'esclavage dans ces régions. L'esclavage passé a éliminé chez les noirs toute trace de langue, de coutumes et de traditions africaines. Tout ce que le noir possède aujourd'hui aux Indes occidentales, il l'a appris de ses maîtres anglais ou français, ou l'a copié chez eux.

La caractéristique prédominante de l'élément noir, c'est le patriotisme local. Cela est très évident à la Jamaïque où l'indigène est un Jamaïcain et a conscience de l'existence d'une nationalité jamaïcaine. A cause du lynchage des nègres aux Etats-Unis, la population noire des Antilles constitue le plus fort rempart contre l'américanisation, sous quelque forme que ce soit. Sauf à la Barbade, il n'existe pas de cloison étanche entre les races comme aux Etats-Unis ou de statut légal pour l'homme de couleur comme dans les Etats du Sud et au Transvaal Au point de vue politique, commercial et légal, il existe une égalité absolue entre toutes les races aux Antilles britanniques (où les noirs sont en très grande majorité et non en minorité comme aux Etats-Unis, ne l'oublions pas). Ce n'est pas à dire que dans la vie sociale les distinctions de race n'existent pas, surtout du côté des femmes, et non pas seulement des Européennes. A cet égard, on note un contraste entre les îles qui ont été britanniques durant la plus grande partie de leur histoire et les îles autrefois françaises. Dans celles-ci l'égalité de race, même dans la vie sociale, est portée bien plus loin que dans les îles anglaises. C'est un phénomène observé partout. Les nègres, gouvernés par les Français assimilent facilement la civilisation française et ne tardent pas à se croire Français. L'Anglais se montre inférieur au Français dès que le naturel commence à se civiliser et recherche l'égalité. Cela dépend de la morgue britannique.

* * *

A une manifestation "No more war" tenue à Newcastle ("Westminster Gazette", 31 juillet), le vicomte Grey, ancien ministre des Affaires étrangères, a attribué, dans une bonne mesure, à M. Lloyd George et au gouvernement de coalition, la situation anarchique de l'Europe. Il a cité le mot d'un caricaturiste français: en France, les premiers ministres changent, mais la politique reste la même; en Grande-Bretagne, c'est toujours le même homme, mais jamais la même politique. L'orateur veut qu'on se serve de la Société des nations non seulement comme un moyen de sortir d'une impasse, mais comme un moyen de sécurité. Il préconise une évaluation raisonnable des réparations, et considère qu'il faut tenir les dettes mutuelles des Alliés et envers les Etats-Unis pour une contribution commune à la cause défendue durant la guerre.

* * *

Suivant la "Westminster Gazette" (4 août), le Comité de la désobéissance civile qui fait une tournée de l'Inde pour rendre le pays prêt à inaugurer la désobéissance civile est arrivé à Guntour, où le magistrat du lieu a défendu au Congrès et aux "volontaires du callfat" d'assister à la réception faite au Comité. Les intéressés ont ignoré cette interdiction, de sorte que 186 "volontaires" ont été coffrés avant l'arrivée des meneurs. Il n'y a pas eu de désordre.

Moti Lal Nahru a harangué le peuple, l'exhortant à porter la casquette "Gandhi" et a exécuter le travail prescrit par le Congrès, mais à s'abstenir de toute violence.

Cette dépêche semble indiquer que malgré le silence gardé sur les choses de l'Inde et l'arrestation de Gandhi, la campagne de non-coopération se poursuit là-bas.

* * *

Nous savions déjà qu'en Angleterre le prix de la vie diminue; M. Robert Poulaine dans le 'Petit Journal", atteste que, en Angleterre, la crise du logement est virtuellement conjurée.

"Londres, comme Paris, a vu se précipiter avant et après la guerre, dans son agglomération, pourtant étendue, un surcroît imposant de population qu'il fallut bien songer à caser. Qu'à cela ne tienne, décida le "London County Council"—organisme analogue au "Conseil général de la Seine" — nous allons édifier des villes nouvelles. C'était simple, mais encore fallait-il y songer, et surtout posséder les ressources suffisantes. On en référa tout de suite au gouvernement, et ce dernier autorisa les communes désireuses de construire des maisons à bon marché, à s'imposer d'un penny— 0,10 —par livre (25 francs) de recette, puis il promit de parfaire la différence.

"Ainsi le "London County Council" put en quelques mois entreprendre un travail de 600 millions de francs.

"Il acheta aux environs de Londres, à proximité de la Tamise et des centres industriels, 3,000 acres de terrain, soit environ 1,500 hectares; il confia, sous son contrôle, l'exécution des travaux à l'entreprise privée, qui se mit à l'oeuvre dès janvier 1921. Des plans furent établis pour l'édification de 24,000 maisons ouvrières, c'est donc une ville de 100,000 habitants minimum qui trouvera bientôt sa place au soleil. Après dix-huit mois de labeur, tout un quartier est déjà construit, comprenant 3,000 maisons, 1,000 autres sont en voie d'achèvement, 1,200 sont habitées, et, chaque semaine, 60 nouvelles reçoivent des locataires.

"Moyennant un versement hebdomadaire très modeste, on peut avoir dans la nouvelle cité de Becontree, une petite maison de trois pièces, soit une salle à manger et deux chambres, auxquelles il convient d'ajouter une buanderie-cuisine, une salle de bains-w.-c., garde-manger et magasin à charbon. Sur le devant de la maisonnette, jardin à fleurs, et, sur le derrière, potager de 60 mètres carrés chacun. Chaque pièce contient en outre, les accessoires indispensables: dans la salle à manger, buffet-desserte, scellé au mur, armoire, grand poêle naturellement une cuisinière et une lessiveuse où l'eau chaude est fournie par le chauffe-bain à double usage. Le tout est éclairé au gaz.

"Quant à l'immeuble, dont le type varie, il est construit sans cave, soit en briques ou béton, soit en briques et béton. L'entretien extérieur et intérieur est entièrement à la charge du propriétaire".

Les constructeurs londoniens ont convié la Fédération internationale du bâtiment et des travaux publics à venir sur place étudier leur expérience. Dans les rues de Becontree, 200 délégués des cinq nations d'Europe ont contemplé ce chantier suggestif... Cette contemplation sera-t-elle féconde?

* * *

Le projet de Constitution égyptienne établit un Sénat et une Chambre des députés, jouissant l'un et l'autre des mêmes prérogatives.

Le pouvoir législatif sera exercé par le roi en liaison avec le Parlement. Les membres de la Chambre des députés seront élus au second degré de manière qu'il y ait un député pour 75,000 habitants.

Le Sénat se composera de 80 membres, dont une quarantaine seront élus au troisième degré et les autres nommés par le gouvernement; la durée de leur mandat sera de dix ans et celle du mandat des députés de cinq ans.

Les sénateurs devront appartenir à la famille royale, ou être ministres, hauts dignitaires ecclésiastiques, ou hauts fonctionnaires, ou être membres de la Chambre des députés depuis dix ans, ou avoir des revenus annuels s'élevant à un millier de livres égyptiennes.

En ce qui touche le Soudan, l'ancien premier ministre turc, Ruchdi pacha, a lu à la commission chargée de rédiger le projet de Constitution un projet de nouvelle convention.

Cette convention reconnait la suzeraineté de l'Egypte sur le Soudan. L'Egypte nommerait un gouverneur général, dont le choix serait approuvé par la Grande-Bretagne. Le gouvernement général agirait en consultation avec les gouvernements britannique et égyptien. Il serait assisté d'un conseil composé d'Egyptiens. Il n'y aurait aucune barrière entre l'Egypte et le Soudan.

L'Egypte pourrait continuer à recruter dans le Soudan des volontaires pour ses troupes; elle pourrait maintenir une garnison dans le Soudan et avoir le droit d'établir des aérodromes et des stations de radiotélégraphie. On ne pourrait pas constituer d'armée soudanaise sans l'autorisation de l'Egypte, et, si cette autorisation était donnée, le roi d'Egypte serait le chef suprême de cette armée.

L'Egypte pourrait entretenir une armée pour sa défense propre, dans les limites compatibles avec la sécurité du Soudan. Le gouvernement du Soudan ne pourrait pas contracter d'emprunt sans le consentement de l'Egypte; le budget du Soudan devrait être soumis au gouvernement égyptien.

Le Soudan ne pourrait pas établir sur le Nil des travaux de nature à priver l'Egypte, à l'heure actuelle et dans l'avenir, de l'eau qui lui est nécessaire.

Ernest JUSTEL.

Wells et Shaw

Wells, le célèbre romancier anglais, va être, à une prochaine élection partielle, candidat du Labour Party, qui entend remercier ainsi l'auteur de la "Guerre des Mondes" pour ses sympathies maximalistes.

On annonçait cette nouvelle à Bernard Shaw, il y a quelques jours, à Brighton.

—Si j'étais électeur dans la circonscription où il se présentera; je voterais sûrement pour lui! déclara le plus notoire des humoristes britanniques.

—Pourquoi? s'étonna-t-on, car l'on savait les sentiments peu sympathiques de Shaw pour Wells.

—Parce qu'une fois élu, il n'aura plus le temps d'écrire, et ce sera au moins cela de gagné pour l'Angleterre!

Un livre de Charles Maurras

"Romantisme et Révolution"

Au moment où, faisant mes préparatifs de vacances, je viens de ranger mes papiers sur ma table de travail, il me tombe un beau livre de Maurras: "Romantisme et Révolution". Non, je ne le classerai pas parmi ceux qui attendront mon retour pour un compte-rendu. Je me sens le devoir de le signaler tout de suite aux lecteurs de l'"Eclair", en m'excusant de rédiger ces quelques lignes à la hâte.

Sous ce titre: "Romantisme et Révolution", nous avons une édition définitive, avec une préface nouvelle, de l'"Avenir de l'Intelligence", suivi de: "Auguste-Comte"; le "Romantisme féminin; Mademoiselle Monk; l'Invocation à Minerve", livre et étude parus en 1904; et "Trois Idées politiques: Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve", brochure parue en 1898.

Depuis 18 et même 24 ans, ces écrits n'ont rien perdu, ni de leur fraîcheur, ni de leur force, ni de leur importance, et leur intérêt actuel est tout aussi vif: la thèse de l'"Avenir de l'Intelligence" n'a fait que se fortifier par l'expérience, car plus que jamais aujourd'hui l'argent impose sa domination aux écrivains; la querelle du romantisme bat son plein à cette heure; enfin, les idées politiques révolutionnaires, quoique en recul sérieux, habitent encore un grand nombre d'esprits.

La préface de ce livre, qui est nouvelle, montre Maurras plus que jamais solide sur ses principes; sa vision du champ de bataille, littéraire et politique, plus claire que jamais; plus ardente et plus magnifique enfin que jamais, sa combativité. *Il a saisi de sa main puissante et* brûlante le Romantisme et la Révolution, ces deux têtes sous le même bonnet rouge, et il ne les lâchera pas. Il annonce son intention de compléter ses études sur ce sujet par un "Lamartine" et un "Hugo". Ils seront les bienvenus.

Mais déjà, en ajoutant à ce livre les "Amants de Venise", Maurras nous aura donné des idées politiques et de la littérature du siècle dernier une critique qui dépasse singulièrement en clarté et en profondeur tout ce qu'on a pu écrire, après lui d'ailleurs, sur le même sujet et dans le même sens.

J'aurais voulu analyser cette belle préface nouvelle où Maurras établit avec une force remarquable l'identité du Romantisme et de la Révolution, en dépit du caractère catholique et royaliste du romantisme dans ses premières années. D'essence identique, les deux phénomènes s'appellent l'un l'autre: "La première Révolution a fait fermenter le Romantisme et le Romantisme, à son tour, a inspiré nos autres Révolutions... Contre-épreuve de cette ancienne vérité: soixante ans plus tard, lors de la création de l'Ecole Romane de Jean Moréas, la critique du Romantisme tendit à la critique de la Révolution." Rien de plus exact.

Mais si tout le monde, comme Maurras l'observe, accepte aujourd'hui ces constatations, nombreux sont ceux qui regretteront que l'éminent critique n'ait pas au moins un salut amical pour les beautés réelles des poètes romantiques et pour leurs apports nouveaux dans la poésie.

Car les unes et les autres existent bien, n'est-ce pas? Les romantiques ont déjà subi un énorme déchet; tout ce qu'ils ont écrit de mauvais, de ridicule, n'est-ce pas déjà caduc? Mais le reste! Dans Lamartine, Hugo, Musset, il y a des poèmes qui ne périront pas et méritent la même admiration que les plus belles compositions des classiques. On n'a qu'à ouvrir les "Méditations" pour qu'opère le charme éternel qui y est enclos. Et même certains poèmes, pour dégager le "poison" romantique le plus violent, pour être le signe éclatant, l'expression typique du désordre moral le plus affreux de l'individualisme le plus maladif, en sont-ils moins beaux? Je pense à la "Nuit d'Octobre", si remarquablement analysée d'ailleurs dans les "Amants de Venise":

Honte à toi qui la première.
M'as appris la trahison
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison....

D'autre part, comment nier que les romantiques aient enrichi la poésie, non pas seulement de rythmes nouveaux, c'est bien quelque chose, mais aussi de sentiments jusqu'alors inexprimés? Sans doute, comme on trouve le trimètre romantique dans Racine, on trouve dans le même Racine la passion la plus ardente, et les émois troubles de l'âme, et de la mélancolie et même du paysage; dans Bossuet, des peintures violentes avec des audaces étonnantes d'expressions, et je ne parle pas de La Fontaine, si prodigieusement à part dans son siècle. Mais, vraiment, tout en n'accordant aucune estime à la virtuosité qui ne chercherait sa fin qu'en elle-même, pas plus qu'au culte du mot pour le mot, il faut bien reconnaître que les romantiques ont considérablement et heureusement étendu le clavier poétique, et si j'écoute avec délices, quand l'occasion rare s'en présente, la musique de Gluck, j'écoute avec grand plaisir aussi du Berlioz, du Fauré et du Debussy. La richesse de leur verbe, la nouveauté abondante et la somptuosité de leurs images sont-elles niables? De même tout en souriant de l'importance exagérée donnée par les romantiques à leur moi, tout en blâmant l'outrance de certains sentiments et, dans leur vue du monde, l'inadmissible renversement des valeurs, nous ne leur en sommes pas moins débiteurs du magnifique développement du sentiment de la nature, de l'introduction dans la poésie du sens du mystère, de la rêverie intime, des mille nuances de la vie intérieure.

J'ai précisément dans les papiers que je viens de ranger — tant pis: je vais les déranger encore — un vieil article, de Maurice Barrès, que j'avais exhumé, ces jours-ci, de mes cartons. Dans cet article, consacré aux "Maitres romantiques" et qui a paru dans l'"Echo de Paris" du 26 septembre 1912, Barrès écrit: "Je vois, je sens toutes les défaillances des Chateaubriand, des Balzac, des Gautier, des Musset, des Sand, de Victor-Hugo (l'un des plus compromis, mais qui défendit magnifiquement la langue française), de tous ces nobles esprits surpris, désorientés, pervertis par le siècle, et qui, entraînés par le goût de la gloire, ont cherché l'applaudissement de Caliban. Mais je ne peux pas ne pas les aimer et les respecter..." Et, en parlant du siècle du romantisme: "Je ne suis pas près de cesser de l'aimer, ce grand siècle. Nous le comprenons si bien! Nous connaissons si familièrement chacune des passions qui l'ont animé! Elles sont encore en nous. Nous pouvons bien les obliger à prendre dans notre âme un ton plus modeste, mais non pas les obliger à en sortir. Et, comme disait Flaubert, l'illusion évanouie laisse en nous son odeur de fée."

Cependant, le même Barrès, dans une interview parue ces jours-ci dans l'"Eclair de Paris", tout en affirmant de nouveau sa fidélité sympathique au romantisme, se félicitait d'avoir collaboré avec Maurras au réveil du classicisme. Evidemment, il faudra arranger cela. Dans une note qui se rapporte à son étude sur Chateaubriand (note IV), Maurras écrit: "L'association du Tiers Etat aux privilèges du clergé et de la noblesse, la vente, le transfert, le partage des propriétés, les nouveautés agraires, la formation d'une noblesse impériale, l'avènement des grandes familles jacobines, voilà des événements naturels et, en quelque sorte, physiques, qui, doux ou violents, accomplis sous l'orage ou sous le beau temps, se sont accomplis. Je les nomme des faits. Ces faits nouvaient fort bien aboutir à reconstituer la France comme fut reconstituée l'Angleterre de 1688: il suffisait qu'on oubliât des principes mortels; les effets de ces mouvements une fois acquis, l'oeuvre de la nature eût bientôt tout concilier, raffermi et guéri." Voilà de la bonne politique conservatrice. Une catastrophe se produit, qui occasionne de graves dégâts, mais qui fait jaillir une chute d'eau: réparons les dégâts, prenons toutes les mesures nécessaires pour empêcher la catastrophe de se renouveler, étayons le terrain, faisons des travaux de soulèvement, mais conservons la chute d'eau qui restera définitivement et dans le paysage et dans l'actif économique de la nation. Voilà la sagesse.

Mais ne pourrait-on pas appliquer cette méthode au domaine littéraire? On pense bien que Maurras reconnaît et goûte autant que quiconque, et plus vivement que beaucoup d'autres, les beautés que renferme la production romantique. S'il avait le pouvoir de faire brûler des livres et qu'il se résignât, il se croyait nécessaire à la santé de la France, à ordonner un immeuse autodafé de toute la littérature romantique, je suis persuadé qu'il ferait auparavant un choix dans le tas pour sa bibliothèque personnelle. Il y a, en effet, dans la vie littéraire comme dans la vie politique, des acquisitions à garder. En littérature, le romantisme est bien fini. S'il apparaît encore, c'est comme dit Barrès qui en parle en connaissance de cause, avec "un ton plus modeste". Nos jeunes poètes, ceux qui ont de la valeur du moins, n'ont rien de romantique. Il n'y avait plus que notre regretté Joachim Gasquet qui, pour sonner le raillement au classicisme, embouchait la trompette d'Hugo.

Il sera donc peut-être temps après tant d'années de polémiques, tout en purifiant la source d'où a jailli le romantisme, d'en établir en toute impartialité le bilan littéraire et d'en consolider l'actif. Il serait temps de montrer par quels chefs-d'oeuvre les romantiques ont rejoint les classiques dans la gloire, par quelles beautés ils ont concouru avec eux au lustre des Lettres françaises, sur quelles hauteurs ils se confondent avec eux.

Sans doute, le temps, notre maître à tous, fera cette oeuvre; ce qui doit périr, périra, ce qui doit vivre, vivra. Et, comme pour les faits acquis de la Révolution, la vie favorisera l'assimilation dans l'esprit français des acquisitions du romantisme. Mais, pour le moment, il serait fâcheux que le public qui suit Maurras avec l'admiration qu'il mérite se trompât sur l'exacte portée de sa critique; qu'il crût que Lamartine, Hugo, Musset, Vigny et d'autres ne sont bons qu'à jeter au feu, et qu'il se donnât l'effroyable ridicule de ricaner devant "Ruth et Booz" ou devant les "Nuits". Il aurait tort de s'imaginer que Chateaubriand, avec quelque sévérité qu'on puisse juger son caractère et son rôle politique, quelques réserves qu'on veuille faire sur son art, a cessé d'être tenu pour un grand et prestigieux écrivain. Le résultat en serait un appauvrissement des intelligences, qui ne sont pas déjà si riches, et une mutilation de notre patrimoine.

Un dernier mot avant de prendre mon train. Dans l'étude si remarquable, et délicieuse, sur Renée Vivien—ces pages sur le "romantisme féminin" sont de premier ordre — j'ai retrouvé avec le plus grand plaisir le rapprochement d'une certaine image de Sapho avec une autre de Mistral, la "branco dis aucèu". Mais je regrette bien que Maurras n'ait pas profité de la nouvelle édition de cette étude pour enrichir ce passage, en note, de la lettre que Mistral lui écrivit à cette occasion et qui fut publiée, si je m'en souviens bien, dans la "Gazette de France". Je le regrette d'autant plus que j'avais conservé la coupure et que je l'ai perdue.

Il y aurait tant et tant à dire sur ce livre si riche d'idées où Maurras se livre tout entier, théoricien politique, critique littéraire, poète. Toutes ses hautes et brillantes qualités s'y déploient: science étendue et sûre, jugement pénétrant sensibilité exquise. Et quelle admirable langue! Et quel style! C'est un beau et grand livre.

Jules VERAN.

Vous êtes un homme de parti? Lisez le Devoir *pour savoir ce qu'on pense des partis, en dehors des partis, pour connaître ce qui se passe dans votre parti. Vous êtes un esprit indépendant? Lisez le* Devoir *pour savoir ce qui se passe chez les gens indépendants. Un mois, 50*

NORTHCLIFFE, GRAND HOMME

(suite de la 1ère page)

vrir ou créer la sensation, génie que n'embarrassaient aucun respect du passé, aucun égard pour les partis, non plus qu'aucun scrupule, et l'on comprendra la nature des convulsions qui avaient saisi le monde de la presse.

"Dans les efforts qu'ils firent pour survivre, quelques journaux adoptèrent sans réserve la forme et l'esprit du *Daily Mail;* d'autres adoptèrent la forme et tentèrent d'adapter leurs traditions aux conditions nouvelles. Tous se ressentirent plus ou moins de la révolution. Le *Daily News* et le *Daily Chronicle*, après une période de transition difficile, descendirent dans l'arène du journal à un sou, amenant leurs principes avec eux, mais cherchant à atteindre la masse par des nouvelles méthodes et à lui rendre ces principes acceptables. Le *Standard* qui, après le *Times*, avait paru avoir le plus de résistance parmi les journaux anglais, eut une fin lente et périt de langueur. Le *Morning Post* et le *Daily Telegraph*, retranchés chacun dans sa sphère exclusive d'action, l'un en tant qu'organe de l'aristocratie, l'autre comme médium principal de publicité, souffrirent le moins des effets de la tourmente."

A l'acquisition du *Times*, le journal des Walter, la feuille qui paraissait symboliser les manières dignes du gentleman britannique, Alfred Harmsworth se trouvait, au bout de dix ans d'efforts, le dictateur journalistique de son pays, soit directement, soit par ses frères installés aux quatre coins de l'*empire jaune*.

"Mais ses rêves n'étaient pas limités à des conquêtes journalistiques. Celles-ci n'étaient qu'un moyen pour arriver à son but. Il s'était rendu maître du *Times*, non pas pour demeurer dans *l'ombre* grave de la tradition des Walter, mais pour faire de lui-même l'autocrate visible qui dirigerait les affaires de l'Angleterre. Par le passé le *Times* s'était considéré comme le conseiller de la nation; lui le rendrait le dictateur qui commanderait au pays. Ce n'était pas assez d'exercer le pouvoir; il fallait qu'il fût le pouvoir personnifié. Les sources de ce pouvoir étaient maintenant dans ses mains dans une proportion dépassant tout précédent. Il pouvait façonner l'opinion à sa guise. Au moyen de ses journaux populaires il était le maître des masses, par le *Times* il pénétrait la pensée des classes dirigeantes. Le dessein de M. Max. Beerbohm indiquait les difficultés qui embarrassaient sa marche, et le fondement purement sensationnel de philosophie dont il devait faire usage pour tenir dans ses mains le public du *Times*. Mais son astuce extraordinaire et son manque absolu de tout scrupule, intellectuel ou moral, lui permettaient de tirer avantage de son habileté et de s'en servir en la disposant d'après la grande variété de ses auditeurs. Les invectives grossières et les ardents appels aux passions qui constituaient les matières ordinaires de l'*Evening News* se retrouvaient dans le *Daily Mail*, mais exprimés d'une manière légèrement plus polie, et dans le *Times* ils paraissaient sous la forme d'allusions graves et de suggestions délicatement voilées, proférées comme avec regret. Si l'objet momentané de ses attaques était lord Haldane, alors il couvrait la ville de placards aux teintes voyantes annonçant le "Scandale Haldane", et, dans ses journaux populaires il dénonçait l'homme d'Etat qui a plus fait pour l'armée britannique que n'importe quel homme dont l'histoire fait mention, comme un pro-allemand, sinon comme un traître. Mais dans le *Times* on insinuait tout doucement que lord Haldane avait tant de sympathie pour les idées allemandes, et une telle connaissance de la philosophie allemande que... eh bien... peut-être... ce serait mieux... et ainsi de suite.

La dose était habilement préparée d'après la capacité d'absoption de son auditoire. Sa campagne sur "Asquith à la démarche chancelante", de l'*Evening News* devenait dans le *Times* un effort continu pour le ruiner en suivant des méthodes qui ne révoltassent pas les esprits bien élevés. Comme j'écris ceci, j'ai juste sous les yeux un de ces petits rien qui peuvent servir d'exemple de ces deux genres de style. Lord Northcliffe a été en Espagne et il a écrit un article qui paraît en même temps dans le *Times* et dans le *Daily Mail*. Voici les bulletins tels qu'ils apparaissent l'un à côté de l'autre devant les boutiques des marchands de journaux:

The Times	*Daily Mail*
Avec les Allemands en Espagne par lord Northcliffe	Avec les Huns en Espagne par lord Northcliffe

"C'est là une petite chose, mais elle dit toute l'histoire; ce n'est qu'une petite fenêtre, mais elle donne vue sur un paysage fort étendu.

L'HOMME TEL QU'IL EST

"C'est cette indifférence pour les codes qui régissent la conduite de l'homme normal, qui lui a donné ce vouloir et ce pouvoir d'action instantanée et qui broie. Son égoïsme démesuré marche brutalement sur ses amis et sur ses ennemis, sur les principes et sur les choses saintes. Pour lui il n'y a pas d'hier, il n'y a pas de fidélité à conserver pour quoi que ce soit; il ne faut tenir compte que du vent qui souffle pour le moment. Devant lui il largue ses voiles jusqu'au dernier cran. En une nuit il virera totalement de direction. Lorsque M. Chamberlain commença sa campagne protectionniste il sortit contre elle avec tous ses canons; il tourna en dérision cette mesure qu'il qualifiait de "taxe du ventre"; on eût cru qu'il avait à tout jamais hissé à son mat le pavillon du libre-échange. Il assista à l'assemblée tenue par Chamberlain à Glasgow, il y vit l'immense auditoire, fut témoin de l'enthousiasme débordant de la foule; il crut que cela signifiait la victoire du protectionnisme, et le matin suivant il se présenta, dans le *Daily Mail* comme un saint Paul du nouvel évangile — pour l'abandonner ensuite de nouveau dès que la vogue de cet évangile commença à baisser.

"Durant la crise engendrée par la lutte qui se livrait autour du Home Rule, il était le principal porte-étendard de l'Unionisme; il se mit à parler de guerre civile; il se rendit dans l'Ulster pour organiser son personnel de correspondants de guerre avant le grand combat. Lorsque vint la guerre réelle et qu'il eut d'autres sensations pour l'occuper, le Home Rule devint sinon une vision d'apocalypse, tout au moins une chose très raisonnable et même très désirable. En un mot, il applique aux choses publiques l'opportunisme brutal de ses méthodes en affaires."

On connait le reste, le rôle joué par Northcliffe durant la guerre, alors que la sensation était partout dans l'air, le bon marché qu'il fit de la censure, le défi porté au gouvernement d'abattre une telle puissance, la campagne contre Asquith, la décapitation de lord Haldane, accusé de germanophilie par les torchons jaunes, la campagne de pessimisme menée à l'occasion des revers alliés, vers 1915, les controverses qui réjouissaient les Allemands et inquiétaient les Français, les attaques contre Kitchener, l'alliance avec Lloyd George, la campagne de haine contre les Huns, puis, après l'armistice, la même prétention de diriger l'autorité publique, la querelle avec Lloyd George, le même mélange de chantage, de jaunisme et de perfidie.

M. Gardiner terminait cette étude par cette phrase: "La liberté de la presse est un instrument bien cher à la démocratie, mais si l'on se sert de cette liberté pour établir une dictature de la canaille au-dessus de l'instrument constitutionnel de gouvernement, il est clair que la démocratie elle-même souffrira."

Comme Veuillot le disait des scribes de son temps, laissons passer quelques années, quelques charognes se décomposer, la canaille se multiplier et la populace monter dans l'abaissement général, et lord Northcliffe paraîtra peut-être demain l'honnête homme de la profession. Mais il mérite aujourd'hui d'être honoré comme un précurseur et comme un philanthrope immortalisé par la formule chère à la *Presse: Il faut que le peuple s'amuse*, ou par cette autre: le peuple aime qu'on l'abrutisse, qu'on l'*emplisse*, qu'on le trahisse, pourvu qu'on le divertisse.

Il n'y a pas à dire, c'était un grand homme, d'autant plus grand par cette ressemblance avec l'Empire britannique qu'il ne faut pas scruter les origines et les sources de sa puissance. Et en France, on le pleure comme le premier des francophiles.

JUDEX.

LE JUDAÏSME EN MARCHE

LA CONQUETE DU MEXIQUE

Vienne, 26 juillet. —La "Morgenzeitung rend compte des négociations engagées pour le placement d'une partie du contingent hébraïque dont l'Alliance israélite opère méthodiquement la sortie du vaste réservoir russe-polonais-roumain: il s'agit maintenant du Mexique.

M. Temkin, directeur du bureau continental des comités juifs d'émigration, s'est rendu à Berlin pour mettre en mouvement le ministre plénipotentiaire du Mexique. Celui-ci lui a répondu qu'il n'avait pas encore reçu l'exposé des avantages que son gouvernement accorderait aux immigrants juifs; mais il allait activer les choses et, pour sa part, il donnerait les visas sur simple présentation des pièces émanant des bureaux juifs d'émigration, ces pièces devant désormais dispenser des renseignements de police. Comme on le voit, c'est parfait!

Le bureau central fait tenir à toutes les organisations juives un communiqué sur: "Le Mexique, pays d'immigration juive". Il a reçu de Paris avis que M. Léon Mozkin, président des comités juifs d'émigration réunis, confère en ce moment, à Paris, avec M. Stephan-S. Wise, président du Congrès juif américain, sur la question de l'immigration juive au Mexique.

Par ces indications et par un simple coup d'oeil sur les travaux de l'émigration juive, on aperçoit immédiatement le caractère véritable du Sionisme: c'est une duperie, une mystification, une farce.

L'affaire de la Palestine, la prétendue constitution de la nation juive en Etat territorial, est un jeu à deux du judaïsme et des Anglais, mais ce n'est qu'un petit compartiment de l'entreprise générale de la répartition des Juifs sur le monde entier, autrement dit de la distribution des différentes régions de la terre aux juifs.

Sans doute, ils veulent conquér

Pour vous, Mesdames

Tristesse

Muse, ma sœur, je viens chanter,
Ouvre tes bras, mon immortelle !
Mon cœur t'est demeuré fidèle
Et sur le tien vient se jeter.

J'ai vu sur la branche fleurie
Passer le tiède vent de mai ;
Et j'ai vu l'automne embrumé,
Pleurant dans la pâle prairie.

J'ai vu les branches se couvrir
De parfums et de feuilles vertes ;
Mais l'hiver les a recouvertes
D'un frimas qui les fit mourir.

J'ai vu les œillets et les roses
Au matin jeter leurs couleurs ;
J'ai vu leurs calices en pleurs
Mourir comme toutes les choses...

J'ai vu l'aurore de ses feux
Rougir le bois et la colline ;
Et les vapeurs de mousseline
Dont le soir d'or drape les cieux.

J'ai vu, volant sous la feuillée,
Le papillon joyeux et frais ;
Je l'ai trouvé mort sans attraits,
Le soir, dans une fleur souillée.

J'ai vu que rien n'est éternel,
Que tout meurt, les choses, les hommes,
Que nous, malheureux que nous sommes,
Nous buvons le poison mortel...

Guy de VAUDREUIL.

N. D. L. R. — La pièce de vers de la semaine dernière était de Fernand Mazade, et l'on aura corrigé la double coquille

Conte du dimanche

"I LOVE YOU"

Elle ne savait pas l'anglais!

Cependant, son éducation était loin d'être négligée. Elle avait des notions suffisantes d'histoire, de géographie, de calcul, des teintures de latin, une solide instruction religieuse, elle jouait agréablement du clavecin, peignait au pastel, connaissait sur le bout du doigt la généalogie de sa maison, possédait à fond le menuet et la révérence et n'ignorait ni l'italien ni l'espagnol.

Mais elle ignorait l'anglais.

En ce temps-là "on n'apprenait aucune langue au nord de soi. On se tournait tout naturellement du côté du midi, du beau soleil, du bon vin et des climats prospères, ainsi que les barbares et les conquérants"; et le maréchal de Tessé disait que l'étude des langues vivantes devait être réglée d'après la mappemonde.

Le marquis de Donnissan partageait sans doute cette opinion, ce pourquoi il n'avait pas inscrit l'anglais sur le programme de Mlle Trezel, personne de grand mérite, de sens, d'esprit, de sagesse, de tact, à laquelle il avait confié sa fille unique et unique héritière, pour en faire une demoiselle accomplie, à la mode de Mme de Caylus ou de Mme de Créquy, digne de sa haute naissance et du haut patronage de Monsieur de Provence et de Madame Victoire qui l'avaient jadis tenue sur les fonts. La respectable gouvernante s'était acquittée de sa tâche en parfaite conscience. A quinze ans, la jeune Victorine avait la grâce fière, élégante et mutine à la fois des bergères de Watteau, des paysannes de Greuze dont la simplicité affectée ne trahit pas moins la grande dame: son caractère vif, enjoué, un peu frivole, en apparence, n'en était pas moins susceptible de sérieux, d'énergie, de dévouement, et elle ne devait pas être une des dernières à faire ses preuves, parmi toute cette noblesse insouciante et frondeuse qui allait bientôt monter dans les charrettes de Samson comme à l'assaut d'une redoute ou dans les carrosses du roi.

Elle ne songe guère à ces choses! à cette heure exquise où, dans le cadre gracieux de Trianon, elle se presse autour de ses souverains dans la sérénité d'un beau soir.

Le soleil déclinant crible de ses flèches d'or les eaux miroitantes du "Nouveau Lignon" où frétillent carpes et carpillons, où s'étalent les blanches corolles des odorants nénuphars, où se balance une légère nacelle voguant vers l'île d'Amour...

Oublieux des soucis du trône, Louis XVI, les mains dans ses poches, se laisse bercer par une savante dissertation de Monsieur (pénétré de son rôle de magister), et le tic tac monotone du moulin dont, ici, il n'est que le meunier; et plus à l'aise sous le chapeau de bergère, le fichu croisé, la robe de linon, que sous le manteau royal et la lourde couronne, Marie-Antoinette, toute rieuse, au bras de Mme de Lamballe, se dirige à pas menus vers la laiterie sans que nul se dérange sur son passage. A Trianon, l'étiquette est d'oublier l'étiquette.

A l'ombre d'un arbre géant sous lequel on pourrait danser à l'aise, la duchesse de Civrac et la marquise de Créquy devisent avec le maréchal d'Ecosse, septuagénaire comme elles, tandis que Victorine de Donissan, modestement assise sur un pliant derrière les fauteuils des douairières, indifférente à leurs propos surannés, écoute la chanson des nids et rêve à ces trois mots bruissant encore à son oreille:

— *I love you!*

Celui qui les avait prononcées, en ce même lieu, n'était pas un sujet de Sa Majesté britannique, un Buckingham au petit pied, capable de jeter le trouble dans l'essaim des filles d'honneur.

C'était un jeune gentilhomme poitevin, Louis de Lescure, frais émoulu de l'Ecole militaire, qui n'avait pas encore vingt ans, mais contrastait par sa gravité et sa réserve avec tous les freluquets de la Cour.

Il y avait à cela plusieurs raisons: d'abord, sa mère, qu'il n'avait pas connue, était une sainte, puis son père, qu'il connaissait trop, était fort dissipé et se livrait tellement au jeu qu'en mourant, à moins de quarante ans, il laissa à son fils huit cent mille francs de dettes.

Ce dernier eût pu renoncer à la succession paternelle comme le lui conseillait sa grand'mère maternelle, Mme de Civrac, qui était aussi celle de Victorine; mais loin d'y consentir, il déclara être fermement résolu à désintéresser peu à peu les créanciers du feu marquis, dût-il se priver de tout superflu et même du nécessaire, en allant vivre dans ses terres.

La douairière ne pouvait qu'approuver ce très noble sentiment, cependant elle ne put s'empêcher de rappeler à son petit-fils certain projet d'union qui lui tenait grandement au coeur et serait peut-être compromis par ce scrupule excessif vis-à-vis de vilains ururiers.

— Je sais ce que l'honneur me commande, répondit-il avec beaucoup de fermeté, je ne dois pas laisser protester la signature de mon père, mais je ne dois pas non plus profiter d'un engagement téméraire et j'ai déjà écrit à mon oncle Donissan pour lui rendre sa parole. D'ailleurs, j'avais de l'amitié pour ma cousine, rien de plus, et elle-même n'est qu'une enfant.

Une enfant!

Les quinze printemps de la fille de "Monsieur" s'étaient d'autant plus courroucés du propos qu'à cette époque on était parfois grand'mère vers la trentaine.

Une enfant!

Sans doute, elle était jeune, elle aimait à rire, à plaire, à babiller, elle ne dédaignait pas un compliment, et le choix d'un ajustement, d'une coiffure nouvelle la préoccupait autrement que l'Assemblée des Notables

Mais est-il plus séant pour un gentilhomme de se confiner dans l'étude, de se plonger dans les mathématiques, de s'absorber dans de gros traités de balistique, de s'habiller, de se coiffer à l'antique sans aucun souci de la mode, du ridicule!...

A quoi bon être bien fait, de figure agréable, de galante tournure, si l'on ne sait profiter de ses avantages et si l'on dédaigne le suffrage des dames?

A quoi bon parler également bien le latin, le grec, l'italien, l'allemand, l'anglais, si ce n'est jamais pour tenir un propos aimable ni laisser deviner son mérite?

En vérité, en cette seule occurrence, il faisait preuve de tact, de délicatesse et de goût, car ils eussent été fort mal appareillés, et elle serait contente!... très contente! de ne jamais s'appeler Mme de Lescure.

Elle tint à le lui dire elle-même, en termes plus mesurés mais fort nets, afin qu'il ne lui supposât pas des regrets mortifiants pour son amour-propre.

Il l'écouta avec son sang-froid ordinaire:

— J'en suis tout à fait charmé ma cousine, au reste j'ai trop conscience de mon indignité pour avoir éprouvé le moindre doute à cet égard, et je vous souhaite de tout mon coeur un époux tel que vous pouvez le désirer, capable d'apprécier son bonheur à sa valeur.

Dépitée, elle lui tourna le dos et, cédant la place à M. de Montmorin, il alla s'asseoir sur un banc de la "Maison du bailli" et parut s'absorber dans la lecture d'un de ses éternels bouquins.

— Que lisez-vous donc là? Louis, demanda Mme de Civrac qui l'observait du coin de l'oeil.

— *Le Paradis perdu*, bonne-maman.

— C'est intéressant?

— Très intéressant.

— Alors il y aurait charité à m'en faire part. Venez donc vous asseoir près de moi.

Il obéit avec docilité, et lut tout d'un trait la poétique description du séjour des premiers époux dans l'Eden.

"Reviens, Eve, qui fuis-tu? De celui que tu fuis, tu es née, tu es sa chair, ses os. Pour te donner l'être je t'ai prêté de mon propre côté, du plus près de mon coeur, la substance de la vie afin que tu sois à jamais à mon côté, la consolation inséparable et chérie. Patrie de mon âme, je te cherche; je réclame mon autre moitié."

— Est-ce la traduction de Mme du Bocage? demanda la douairière qui connaissait un peu la célèbre *Dorciéa*.

— Mais, grand'mère, ce n'est pas une traduction, observa Victorine qui s'était approchée et regardait par-dessus l'épaule du lecteur.

— Vous traduisez donc à livre ouvert? mes compliments monsieur, ajouta le jeune Montmorin émerveillé.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur, je m'en acquitte fort mal, mais ma bonne-maman ne sait pas l'anglais.

— N'importe, mon cher enfant, je doute que l'auteur ait pu mieux dépeindre le bonheur conjugal, vous y mettiez une chaleur, un feu.

— Ce n'est pas moi, grand'mère, c'est Milton.

— Un homme qui a fait couper le cou à son roi ne devait pas avoir de si beaux sentiments; vous lui prêtez de votre fond, Louis, j'en jurerais.

Elle riait avec quelque malice...

Lorsqu'il prit congé de sa cousine e qu'il ne devait plus revoir de quelques années, elle lui dit, mi-iaquine, mi-rieuse:

— Je ne pensais pas que cette langue si rude pût exprimer de si douces choses. Dites-moi donc une phrase en anglais, pour voir.

Il contempla un instant le minois éveillé, les yeux bleus candides, la bouche en fleur, la délicieuse fossette, véritable nid à baisers!... C'était bien le Paradis perdu! et avec un soupir involontaire, il murmura:

— *I love you!*

— Cela signifie?... demanda-t-elle un peu émue.

Mais déjà il s'était ressaisi et déclara très calme, malgré une légère rougeur:

— Cela signifie... *Dieu vous bénisse*, ma cousine.

Victorine n'avait aucune raison de suspecter la réponse de son cousin qui était la véracité même... et pourtant!

Mme de Genlis raconte que, dans l'émigration, une fillette de dix ans, ne sachant pas un mot d'anglais, souriait, flattée, en entendant *Pretty girl!* dont elle avait parfaitement deviné le sens.

Mlle de Donissan avait-elle l'intuition vague du sens mystérieux de cet *I love you* bruissant à son oreille comme une musique lointaine...

Mais elle n'eût osé interroger personne là-dessus.

* * *

— La chose me fut certifiée par ma tante la duchesse de Perth, Mesdames, le compositeur Haendel, visitant Saint-Cyr, obtint la permission de noter l'air et les paroles du cantique chanté par les élèves:

Grand Dieu! sauvez le Roi
Grand Dieu! vengez le Roi

qu'il présenta à Georges 1er comme étant de sa composition et qui devint le chant national:

God save the King.

Cet hymne usurpé convient parfaitement à des usurpateurs"

Et Mylord Maréchal, demeuré ardent jacobite, assura sa tabatière d'un petit coup sec, et savoura avec un égal plaisir sa prise de tabac d'Espagne et les compliments de ses vieilles amies sur son épigramme.

— Je me souviens fort bien de l'impression profonde que produisit sur moi cette invocation au Dieu des armées, dans ce jour inoubliable où le grand roi, plus majestueux encore sur son déclin, daigna me baiser la main, dit la marquise avec mélancolie... je n'avais pas encore quinze ans.

— Et vous étiez déjà toute charmante, soupira le maréchal.

Tous deux s'étaient fort aimés dans leur prime jeunesse, mais lui étant protestant, un mariage avait été jugé impossible, et il était parti le coeur déchiré... Ils ne s'étaient revus que cinquante ans après, avec une émotion profonde, leur tendre sentiment s'étant conservé frais et pur à travers les étapes de la vie. Elle était veuve et grand'mère, il n'en composa pas moins pour elle ces vers dans la mode du temps:

Un trait, lancé par caprice,
M'atteignit dans mon printemps,
J'en porte la cicatrice
Encore sous mes cheveux blancs.
Craignez les maux qu'amour cause
Et plaignez un insensé
Qui n'a pas cueilli la rose
Et que l'épine a blessé.

Et la constance de leur attachement réciproque était admirée de toute la cour, Mylord Keith devait à cette réputation sentimentale d'être la providence des amoureux dans l'embarras qui ne s'adressaient pas à lui en vain. Aussi M. de Montmorin, fort épris de Mlle de Donnissan, l'avait-il choisi pour avocat, et son éloquent plaidoyer avait quelque peu ébranlé la fillette, qui se demandait sérieusement si ce n'était pas folie de sacrifier une réalité très acceptable à une chimère dont son imagination faisait sans doute tous les frais.

Son cousin ne lui avait pas donné signe de vie depuis un an... Il ne pensait pas à elle, et elle avait bien peu de fierté de s'inquiéter ainsi de lui. Lui avait-il jamais fait le moindre compliment, le moindre aveu dissimulé... Non!.. et pourtant? cet adieu si ému... N'avait-il pas vraiment une autre signification que "Dieu vous bénisse!"

Elle eût donné son canari pour le savoir!

...Que dit donc Mylord Georges?

De toute cette histoire elle a surtout retenu le vers:

Grand Dieu sauvez le Roi!

et sa traduction:

God save the King.

Il n'y a pas de *love* là-dedans?

Alors? Louis l'a-t-il donc trompée? Pourquoi?

Comment savoir? Absorbée par ce difficile problème, elle entend à peine Mylord Maréchal qui s'informe affectueusement de la cause de sa préoccupation.

— Je... je pensais... à ce que vous disiez de ce beau chant national qui nous appartient alors et non à l'Electeur de Hanovre.

Le vieillard sourit, flatté dans sa fidélité jacobite par cette appellation.

— C'est incontestable.

— L'air est le même?

— Les paroles aussi.

— Comment traduit-on cela, Mylord?

— *God*: Dieu... *save*: sauve... *the King*: le roi.

— Ah!... *Dieu* se dit *God!*... Et... comment dit-on: Mon Dieu... je vous aime?

Effrayée de son audace, elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Mylord Keith, amusé, la considéra un instant sans répondre, son vieux coeur toujours jeune eut-il un vague soupçon de la vérité?... mais avec une pointe de malice dans sa voix chevrotante:

— On dirait: *My God... I love you*, si chez nous on ne tutoyait pas la Divinité...

M. de Montmorin ne devina jamais la cause de son échec, et quelques années après, la Révolution, qui dispersait comme feuilles mortes les familiers de Trianon, réunit les deux cousins dans un vieux manoir familial du Médoc, propice aux aveux... Lui, ayant rétabli ses affaires, se montra-t-il plus audacieux, elle, ayant fait de grands progrès en anglais, le comprit-elle à demi mot?

Mais le 27 octobre 1791, Victorine de Donnissan devint marquise de Lescure et, en dépit des nuages menaçants, du roi prisonnier, de la noblesse en fuite, des châteaux en flammes, elle put écrire dans ses "Mémoires" avec l'inconscient égoïsme des amoureux:

"Nous nous trouvâmes les plus heureux du monde!"

H.-A. DOURLIAC

Causerie médicale

VOTRE BOUCHE

L'hygiène de la bouche est peut-être une des plus négligées, et cependant il n'en est guère de plus importante.

La cavité buccale conduit aux voies digestives et à l'appareil pulmonaire, la bifurcation se faisant dans le pharynx: ce sont donc deux fonctions capitales de notre physiologie que nous compromettons par nos imprudences ou nos erreurs, lorsque nous négligeons d'accorder à ce précieux vestibule toute l'attention qu'il mérite.

Ce véritable seuil de notre organisme est inévitablement souillé, d'une façon permanente, par les microbes qu'introduisent les poussières de l'air inspiré, lesquels se nichent dans tous les recoins—il en est de nombreux, notamment du côté des amygdales—et s'y multiplient en serre chaude.

Une autre cause de souillure constante de la bouche est représentée par les débris d'aliments qui se nichent dans les interstices dentaires et y fermentent, grâce au concours de certains bacilles importés avec notre nourriture. Une crasse spéciale, le tartre, se dépose au niveau du collet des dents, abritant des colonies microbiennes qui cherchent à pénétrer dans l'alvéole logeant la dent et à y provoquer l'infection: c'est l'origine des gingivites, des arthrites alvéolaires, des périostites. Même sans tarder, la fermentation microbienne des particules alimentaires cachées entre les dents engendre des acides qui attaquent l'émail à la longue et finissent par creuser dans cette cuirasse, originellement si résistante, un tout petit trou, qui met à nu l'ivoire celui-là sans résistance et que les microbes attaquent facilement. Ce sont les deux premières étapes de la "carie" dentaire, qui passent inaperçues du sujet, parce qu'elles n'éveillent aucune douleur spontanée, sinon un peu de sensibilité aux "chaud et froid". Au troisième degré, la coque d'ivoire ou dentine est complètement traversée: la chambre intérieure est ouverte, mettant à nu la pulpe, qui s'enflamme, se gonfle et étouffe dans sa logette osseuse trop étroite: ce sont alors les atroces douleurs de la rage de dents, la fluxion, l'abcès... Vite, il faut courir chez le dentiste...

Et c'est malheureusement bien fait pour vous car vous pouviez éviter tout cela.

Il vous aurait suffi d'introduire dans votre programme quotidien l'habitude de procéder à un nettoyage consciencieux et à un lavage antiseptique de votre cavité buccale et de votre armature dentaire, ni plus ni moins que vous le faites pour votre figure et pour vos mains et, je l'espère bien aussi, pour ce qui ne se voit pas quand on est habillé...

Il faudrait nettoyer nos dents après chaque repas, pour enlever toute trace des particules alimentaires. Contentons-nous, n'ayant pas que cela à faire, de les brosser en nous levant et "surtout en nous couchant" C'est principalement pendant le repos de la nuit que la couveuse à microbes fonctionnera sans que rien la dérange. Aussi faut-il regarder comme tout à fait funeste l'habitude de croquer un bonbon, un chocolat, un gâteau, avant de se mettre au lit. Il n'est pas de plus sûr moyen de se "gâter" les dents.

Ce brossage sera fait avec une vraie brosse, ni trop molle—parce qu'elle ne servirait de rien—ni trop dure, parce qu'elle irriterait les gencives. Changez votre brosse dès qu'elle commence à perdre ses crins: on en a trouvé dans des appendicites. Rejetez les brosses en caoutchouc, qui ne sont que des polissoirs. Usez délibérément du cure-dents "sans affectation d'ailleurs", comme dit Goland dans "Pelléas". Evitez les cure-dents métalliques qui blessent. Les meilleurs sont en tuyaux de plume et surtout en bois. Même dans les familles les plus unies, il vaut mieux avoir un cure-dents, par personne, la carie dentaire étant parfaitement contagieuse.

Les poudres dentifrices, dont on garnit les brosses à dents, ne servent qu'à polir l'émail et à lui donner un brillant. Il faut qu'elles soient très finement pulvérisées, pour ne point le rayer et le meurtrir, c'est-à-dire l'user. La pierre ponce n'y doit figurer qu'en faibles proportions et à l'état impalpable. Aussi, la simple craie vaut-elle mieux, étant plus inoffensive. Et puis elle est alcaline, ce qui a une grande importance pour combattre du même coup les fermentations acides qui provoquent le premier stade de la carie. Il faut proscrire dans ces poudres l'emploi du salol, qui a eu sa vogue, et qui, non seulement est un antiseptique médiocre, dans ces conditions du moins, mais a aussi la fâcheuse propriété de rendre les dents friables. Un peu de menthol ne nuit pas: il donne la sensation d'une haleine fraiche. Méfiez-vous de la poudre de charbon qui finit par incruster le collet des dents et y creuser un liséré aussi indélébile qu'un tatouage.

Ce que je dis des poudres s'applique naturellement aux pâtes: il faut se méfier de celles qui renferment de l'alun et surtout des acides (les prospectus le nieront, mais vérifiez vous-même avec le papier de tournesol). Elles décapent trop bien l'émail et lui donnent, pour un temps, une agréable blancheur: à la longue, elles le corrodent, l'amincissent par places, et préparent l'arrivée de la carie.

Une bonne pâte de savon de Marseille, mélangée de craie pulvérisée finement, avec addition de glycérine, pour qu'elle ne se dessèche pas, constitue le plus simple et le meilleur des ingrédients à étaler en tartine sur la brosse à dents.

Je dois dire qu'il y a des cas où un dentifrice acide peut être toléré: c'est lorsque le sujet se trouve posséder une salive trop alcaline, favorisant ainsi le dépôt du tartre: mais il est plus prudent de faire enlever le tartre deux fois par an par le dentiste.

Je néglige un moyen de garantir les dents, qui a une grande valeur, mais qui n'est employé qu'en extrême Orient et qui consiste à les faire laquer: les élégantes de ces régions se les font même laquer en noir, qui est "moins salissant". Je crois qu'à cette apparence de jeu de dominos — vus de dos — nous préférons encore celle du classique clavier de piano. Tout de même cette idée du laquage — avec un autre ingrédient — n'est point déjà si bête. Un inventeur ingénieux trouvera peut-être un mince et solide moulage métallique, un faux râtelier, à appliquer sur nos mâchoires pour nos repas, comme nous mettons des gants pour des besognes malpropres. Qui sait? Là sera peut-être le secret de leur éternelle jeunesse...

Le brossage doit être complété par un lavage sérieux de la bouche avec une solution antiseptique inoffensive, mais tout de même plus énergique que ne sont généralement les quelques gouttes de dentifrice parfumé dont nous usons. Le formol à 1 p. 1000, l'acide phénique à 1 pour 100, le thymol à 4 p. 100, sont les meilleures antiseptiques à recommander ici. L'eau oxygénée serait parfaite si, aux doses où il faut l'employer pour qu'elle ait quelque valeur, elle ne donnait une mousse désagréable. L'eau iodée n'est point méprisable: mais elle fait jaunir les dents. Il faut se méfier de l'acide salicylique, qui passe pour rendre les dents cassantes.

Enfin, bonne précaution pour assurer en même temps l'antisepsie de la région amygdalienne et pharyngée, on se gargarisera avec la solution antiseptique avant de la rejeter.

Comme le début de la carie se fait silencieusement, la sagesse consiste à faire examiner ses dents par un dentiste deux fois l'an, même si l'on n'en souffre pas et précisément pour n'avoir jamais à en souffrir. Le spécialiste pourra ainsi dépister une ébauche de carie, encore au premier degré, c'est-à-dire limitée à l'émail, qu'il obturera immédiatement, et dont, grâce à cela, vous n'entendrez plus jamais parler. Quand la carie, par votre négligence, s'est installée, il faut la traiter sans retard, car elle se propage facilement aux dents voisines. Une carie chronique, négligée parce que non douloureuse, est un foyer capable de déchainer un incendie général, je veux dire une septicémie, à l'occasion de quelque mauvaise grippe, capable au moins d'envoyer quotidiennement dans nos voies digestives une petite quantité de pus dont notre intestin, notre appendice et notre foie profiteront pour s'infecter quelque jour, à notre grande surprise. Elle est la source d'une mauvaise haleine, concurremment avec les amygdales mal rincées...

Tout cela, vous le voyez, est au fond très sérieux et réclame toute notre attention, puisque, malheureusement, mesdames, la bouche n'a pas été créée que pour la grâce de votre sourire...

Discoride.

Chronique musicale

BORIS GODOUNOV

Cette année est l'année de *Boris*. Le chef-d'oeuvre de Moussorgsky triomphe partout en Europe, et notre Opéra, qui est le temple de la Musique, vient de lui consacrer six soirées où l'enthousiasme alla croissant. La rareté d'un tel succès est faite de sa généralité; il faut se réjouir d'une gloire qui sait demeurer pure en devenant populaire. Mais ne croyons pas que les rayons en viennent jusqu'à nous sans peine victorieuse: il en est du génie comme du soleil qui traverse les brumes.

En 1868, Moussorgsky ressent vivement l'attrait du théâtre (1). Il met en musique le *Mariage* de Gogol, donnant déjà, et selon l'exemple du *Convive de pierre* de Dargomyjky, le modèle d'une comédie qui passe directement en opéra, sans l'intermédiaire d'un livret. Un jour, le professeur Nikolsky, son ami et celui des Glinka, l'incite à tirer un drame musical du *Boris Godounof* où Pouchkine, illustrant les épisodes du "temps des troubles", selon l'histoire de Karamzine, a trouvé peut-être sa meilleure inspiration. Le musicien accepte avec transport. Le *Mariage*, il le rompt en plein second acte! L'automne s'écoule, tandis qu'il écrit les premières scènes de l'oeuvre nouvelle. "Je vivais de *Boris*", dit-il plus tard. *Boris* "bouillait" entre ses mains (lettre à Stassov) (2).

La "chronique dramatique" de Pouchkine, offrait un ensemble riche et touffu. L'influence de Shakespeare s'y trouve indéniable et il est aisé aussi d'y relever des réminiscences de notre *Athalie* (3). Mais l'oeuvre demeure, surtout, profondément nationale et populaire. Par là, Moussorgsky fut séduit. Outre ses tendances réalistes, on sait qu'il avait pour le peuple un amour spontané et profond; au point que M. Calvocoressi a pu écrire: "le peuple est le personnage essentiel de tout l'oeuvre de Moussorgsky" (4). De lui-même, les témoignages abondent, qui confirment cette impression générale. "Je veux représenter le peuple... tel qu'il est-un, vaste, sans ornement aucun, sans joliesse" (5). Dans sa célèbre profession de foi "vers de nouveaux rivages", il assigne pour mission à l'artiste "la recherche des traits intimes de l'individu et de la masse". Et, plus loin: "Dans les foules, dans les individus, il y a des trésors que nulle main n'a approchés." 18, 30 octobre 1872) (6).

Aussi ouvre-t-il plus largement encore au peuple, dans sa partition, la voie qu'avait inaugurée Pouchkine. Il refond l'oeuvre personnellement et, dès la fin de l'hiver 1870, la composition entière est terminée. Mais qu'est-ce donc que ce drame original et puissant, dont la nouveauté formidable se dissimule mal sous le nom "d'opéra en quatre actes avec prologue" — qu'est-ce donc, pour le Comité des théâtres impériaux? Une composition informe, sans intérêt, sans rôle féminin — mal écrite, d'ailleurs, et difficilement exécutable. Les amis du maître insistent donc pour qu'il transforme son drame, en le développant. Ici j'avoue ne point me laisser entièrement convaincre par les récits traditionnels. La version définitive, s'il est vrai qu'elle apporte le personnage de Marina, ajoute surtout un choeur nouveau (scène de la cellule), des chansons de folklore (scène de l'Auberge), des contrastes shakespeariens (hallucination de Boris), et enfin, et par dessus tout, le tableau de la révolte "sous les murs de Kromy", une des pages les plus extraordinaires de la musique universelle. Tout cela est bien loin de l'opéra traditionnel, et l'on peut se demander, simplement, si le musicien ne s'est pas livré davantage à son démon familier qu'aux sages objurgations d'amis trop bien intentionnés (7).

Quoi qu'il en soit, le définitif *Boris* est composé durant les années 71-72, et grâce à l'obstination divinatoire d'une chanteuse, Julie Platonova, la première a lieu enfin le 24 janvier 1874. On sait qu'elle souleva le flux des acclamations pour la grande majorité du public, le reflux des réprobations, pour l'unanimité des critiques et des professionnels! Alors un destin contraire commence pour *Boris*, et n'est point encore achevé: nous ne le connaissons toujours que faussé! Chacun sait la révision accordée à la partition originale, par Rimsky-Korsakow, ami de l'auteur et professeur au Conservatoire de Pétersbourg. On s'aperçoit, aujourd'hui, qu'il fut encore plus ceci que cela. Il voulut "rendre le service" à *Boris*, de l'accommoder aux courantes exigences, c'est-à-dire à la banalité, ou, en tout cas, à la moindre originalité. Cette bonne intention risque d'agir davantage contre la mémoire de Rimsky, que *Sheherazade* ou *Antar*, ne firent pour sa gloire. Et sans doute est-ce excessif. Mais la race des réviseurs, justement exécrable, eut mérité la plus sombre *bolge* de l'enfer dantesque!

L'édition actuelle de la partition montre les intentions de Rimsky. Elle comporte, en effet, les préfaces de 1896 et de 1908, où il s'en est expliqué (8). Par deux fois, il "retoucha et instrumenta" le chef-d'oeuvre et, depuis, c'est toujours "l'usurpateur" qui règne...

Comme la partition primitive est rigoureusement introuvable, certains se demanderont si la valeur supérieure du drame n'est point le fait du retoucheur. Eh bien, non! D'abord, on peut répondre qu'aucune oeuvre de Rimsky n'a cette spontanéité, cette puissance de suggestion immédiate. De plus, quelques rares privilégiés de marque ont pu comparer minutieusement les deux textes. M. Robert Godet va publier incessamment, à la *Revue Musicale*, une mise au point définitive. Ses conclusions, paraît-il, sont radicalement en faveur de l'original. On pouvait le penser, d'ailleurs, depuis l'article excellent et précis qu'avait écrit déjà M. Marnold, en 1908, et dans lequel, avec sa verve coutumière, il condamnait sans réserve le forfait du réviseur (9).

Par bonheur, cette musique vigoureuse garde une jeunesse éternelle. Elle étincelle encore sous le masque et le fard. Nul orchestre, je crois, ne le montrait mieux que celui de l'Opéra, sous la direction ardente, expressive, de M. Koussevitzky. Quel dommage que *Boris* si admirablement joué ne l'ait point été en entier! A cet égard, le spectacle de la Monnaie était un des plus parfaits: on n'y pourrait relever qu'une coupure insignifiante, au IIe acte dans l'épisode du perroquet (10). La version de l'Opéra supprime au contraire 53 pages sur 293! Encore est-elle en progrès d'exactitude sur celle des Champs-Elysées, en 1913, où la scène de l'auberge ne figurait point, et où l'on intervertissait l'ordre des premiers tableaux. De plus, une refonte de la traduction française, par M. Louis Laloy, evite désormais, une nouvelle occasion de dénaturer la musique. Les paroles de M. Delines, qui exigeaient sans cesse res remaniements, des notes adventices, amenaient même parfois (*l'Auberge*), la nécessité de superposer deux textes mélodiques: l'un pour les mots russes, l'autre pour les français.

L'art du maître russe réalise ce miracle de saisir constamment la vie sans la tuer en demeurant toujours de l'art. Si Moussorgsky négligea d'apprendre les roueries de l'école, c'est que, pour lui "l'art est un moyen de converser avec les hommes, non un but". Sa musique de piano renferme, non moins que l'autre, ce que les professeurs appellent "gaucheries". Or, il possédait à fond la technique de l'instrument. Mais, il avait l'aversion instinctive et raisonnée de toutes les "mathematiques musicales", comme il disait plaisamment, on le sait, s'arrêtant court au milieu de la symphonie en *mi* bémol, de Schumann, devant Borodine qui rapporta l'anecdote à Stassov.

Grâce à cette originalité si consciemment préservée, il lui fut donné d'atteindre à son idéal, c'est-à-dire "la recherche de la vie, partout où elle se montre, de la vérité, même amère... à *bout portant*... au lieu de se perdre dans l'examen des fugues" (11).

Boris est certainement l'un des plus rudes assauts livrés par le génie victorieux contre la convention toujours renaissante de l'opéra traditionnel. Et par là, "l'autodidacte" Moussorgsky, dans l'histoire du drame lyrique a droit au rang de Gluck, de Wagner, de Debussy. Mais et surtout, son chef-d'oeuvre apparaît à l'aurore de toute la musique moderne. Quelque dix années auparavant, élevant à des hauteurs vertigineuses l'effort de la musique classique, Wa-

(*Suite à la 5e*)

Coupon graphologique

Esquisse graphologique
de JEAN DESHAYES,
— AU —
"NATIONALISTE"

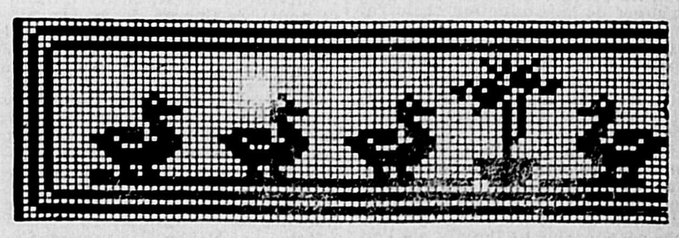
20 AOUT 1922 ***Bon pour un mois***

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-ruré et pas envoyer de copie.

Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

CROCHET



Cette insertion peut se travailler d'une seule couleur, mais elle aurait un tout autre effet si le "plein" était reproduit en bleu.— Les enfants sont toujours heureux de voir ces petits dessins d'animaux garnir soit leurs serviettes, leurs tabliers, leur lingerie, etc., etc.

THE OLD ENGLISH METHODS OF DUBLIN CASTLE USED AGAINST REPUBLICANS

by Aodh D e Blacam.

EIRE, July 20.—The war goes on and is now taking a guerilla form forced on Republicans by the British armaments being used by the Slave Staters. After the all of the Four Courts and the slaying of Cathal Brugha in O'Connell street the pro-British press shouted to the world that the "revolt" was practically ended. But intelligent people saw that the fall of big buildings to heavy guns merely ended one phase of fighting and drove the defenders to the tactics which they used in the fighting of 1920 and 1921 against other forces that had superior arms.

THE GREEN AND TANS PRACTISE ENGLISH METHODS

And so raids, ambushes and lightning movements are the order of all Ireland today. The Free Staters, with English arms, have adopted also English methods. Thus at Cathal Brugha's funeral their soldiers actually held up mourning coaches. One of the Green and Tans had the grace to mumble an apology as one mourning coach containing ladies was searched. "Oh, don't mind", said one of the ladies, "we're used to this sort of thing from your like." And will it be believed that a military aeroplane was sent circling in the air over Glasnevin while the mourners saw the hero's remains laid in the earth?

ILLUMINATING COMMENTS OF AN UNIONIST ORGAN

The Free Staters' thorough imitation of English methods is well commented on today by a Unionist paper, the Londonderry Sentinel, which says:

"It is worth noticing that in their attempts to cope with the Republicans the Dail Ministers find it necessary to adopt measures which they strongly condemned when the country was under British rule and the Dail Ministers were rebels against British authority. Thus Mr. Collins has been forced to throw numbers of men into prison without charge and without trial—one of the offenses most frequently charged against the former Irish Government. Again, when prisoners give trouble, as within the past few days in Mountjoy Gaol, they are being sternly dealt with by the prison staff, and the strict measures required are defended by the Dail Ministers responsible for their enforcement."

FREE STATE B SPECIALS

It should be explained that the "strict measures" amounted to firing at prisoners, several of whom were wounded. This Carsonite paper has also some very pointed remarks on the New White Army which the Free Staters are recruiting for the antinational elements and arming with English guns. It says:

"Then another favorite charge against the Ministry of Northern Ireland was that it called civilians to its aid in the form of the B Specials in its efforts to restore order and detect crime. Well, Mr. Collins has had to resort to the same expedient in order to assert the authority of his government against the disturbers of the public peace. His 'National call to arms' has been so largely responded to that the lists have actually been closed. The men responding to the call may not be called B Specials, but they will be asked to perform exactly the same duties."

Thus the Ulster press describes Collins' new army as exactly parallel to the B Specials, whose horrible record is such a disgrace to civilization; a force, that is, of armed scoundrels, hirelings ready to commit any crime at capitalist dictation.

HOW FREE STATE LYING PROPAGANDA IS SPREAD

It goes without saying that the Free Staters are as adept in spreading lying propaganda as in other British tactics. Every day they issue some tawdy address to the people or address to Michael. Collins, commander in chief, and so on. These addresses and statements are skilled concoctions of lies. Who composes them? Well, the editor of the "Free State", their official organ, is a man who took the post with an utter contempt for it—accept to a contract for a new novel. He had no enthusiasm for either side in politics—was not, indeed, interested in politics—and merely sold his pen to the party that could pay. Another of their publicity directors is a Dublin journalist who was steadily Republican until they bought him at a very high price. Thus they buy their propaganda as they might buy any factory munitions, and their addresses and statements are callously turned out by utterly unscrupulous persons for pay.

INHUMAN TREATMENT OF REPUBLICAN PRISONERS OF WAR

One of their statements was in justification of their brutal methods towards their prisoners. They tried to make it appear that Mountjoy was just a home from home for the men fortunate enough to be locked up there, and that prisoners seized everywhere were most carefully and kindly treated. When I read this piece of cleverly written propaganda I happened to have just received news that Commandant Bernard O'Donnell, Tirconnail, who was seized by Free Staters just before the fighting began, had been so brutally treated since his arrest that he had had to go on hunger strike in protest. And here is a passage from a Mountjoy prisoner's letter:

"Write words of white flame heat against jails and jail systems. No wonder hate and madness work upwards through society while mucky-smelling cells crush men within them, stop their minds from moving outwards and hurl thoughts back to breed volcanoes."

That sort of language from a soldier who has seen years of hillside fighting and borne many wounds, a man of tough endurance and indomitable pluck, does not indicate that jails under the Free Staters are much changed from jails under the English.

BRUTAL RAIDING OF IRISH HOMES

The Free Staters' methods of raiding are indistinguishable from the British methods. Here are two authentic statements of lady victims which were not allowed by the Free State censor to circulate in the 26 counties:

"Between 1 and 2 a. m., Sunday, July 9, the Technical School, Blackrock, the residence of Mrs. O'Flanagan was raided by 20 armed members of the Civil Guard.

"They said they had information that there had been 'a load of rifles' sent there in the morning. They proceeded to ransack the house, bursting open the doors and presses and scattering belongings round the house and using insulting language. One can best imagine the feelings of this Irish mother upon being asked by so-called Irishmen: 'Where are you two blackguard sons?'

"The answer to this was that her sons were staunch Republicans like herself, and might God bless them and the sons of every Irish mother who were fighting for this noble cause. Mrs. O'Flanagan's five children are working for the cause—the two sons in the army, and the three girls in the Cumann Na mBan.

'Having found nothing incriminating they raided the house opposite, saying they had got a lot of stuff at Mrs. O'Flanagan's. Is this an example of their truthfulness?

'A raid took place at 25 Newtown road, Blackrock, on Sunday morning, July 9, at 1.30 a. m. Twenty armed Civic Guard took part in same, ransacking the house from floor to ceiling, whilst using insulting and impudent language. This house is a boarding house, and the guests, who are already on holidays, had their presses forced open and their belongings flung round the rooms. Their trunks were also burst open. Upon their arrival, true to the tradition of the Black and Tans whom they seem to be emulating, they took a lump out of the hall door with the butt ends of their rifles. When the landlady arrived downstairs she was greeted by 20 armed men on one knee with the rifles at the ready. It is only fair to say that whilst the leaders of spokesmen were most aggressive in their manners and spoke with English accents, the men seemed ashamed of themselves and were apologetic.

"MAIREAD NI FLANNAGAIN."

HOW FREE STATE CENSORSHIP SHUTS OUT THE TRUTH

Censorship is so rigorous that it is impossible to get any truth printed in the 26 counties. There was fighting in Limerick for nearly a week before the Free Staters allowed mention to be made of it. They had then some small successes to announce, and so the public learnt that all had not been quiet in that important area. Then news ceased again—owing to Republican counter movements that it was not considered fititng to report. Again, in Sligo there was a desperate battle, but the Free State casualties were minimized and the town was reported to be captured. At the time of writing I happen to know that it is in Republican hands again, but there is no public mention of that allowed. In Sligo a Republican had his leg smashed by machine gun fire, and as he was being carried away by a plucky fellow who tried to save him the machine gun was turned on the two of them. This sort of imperial brutality gets no publicity. Dr. MacGinley, Free State T.D., said of two Republican prisoners that they deserved to be shot outright when a public representative talks in this manner, what under that rank and file recruited from ex-soldiers do not behave otherwise than as their predecessors the Black and Tans?

MACHINERY OF NATIVE LAW SCRAPPED

The decree suppressing the Republican Supreme Court shows that the whole machinery of native law is to be scrapped and the British courts enthroned once again. This is another phase of the new penal code, by which Republicans already disfranchised, are to be utterly outlawed. As in the Penal Days, it was said that 'the law does not presume any such person to exist as an rish Catholic," so under the precious Free State the law will not presume an Irish Republican to have any rights or any legal existence.

At 1.40 p. m. an attempt was made to burn the wooden gate of the Redemptorist Church by Unionists. This gate is the Cupar street entrance to the church, and of course is never used, Cupar street being Loyalist. It was saturated with paraffin or petrol and set on fire.

On Sunday last it will be remembered this church was attacked by rifle fire from the same Loyalist street by Unionists.

FRIDAY, JULY 7

At 5.45 a.m. Specials raided Milford Street from No. 1 to 28 inclusive. One of these houses has been raided three times since last Sunday. The officer of the Specials was very nasty in his language to the residents of the house. The entry at the back was also dug up.

A street on the "border" between the Unionist and the Catholic district was visited last Sunday morning by a Unionist mob. There are six Catholics in this street. The mob could not locate the Catholic residents, and fired into the house of a Protestant woman, who would not tell where they lived. They said they would be back again. One of the Catholics has got a death notice since.

Today marks the tenth day of the 10 days truce, called by the Lord Mayor of Belfast, who has issued a further appeal for a continued cessation of disorder in Belfast. The appeal is as follows:

"Now that the 10 days alluded to above have expired, I am venturing — in accordance with my original intention, if the result of my first appeal justified it — to make this further appeal for a continued cessation of dissorder in our midst.

I am gratified that my former request should have met with a substantial measure of success, and that the efforts of the citizens have contributed so effectively to bringing about even a brief period of comparative peace and freedom from serious crime and outrage.

"I sincerely hope that this respite may be the forerunner of better times, and that all sections of the community will continue to do their utmost to give to our city the blessings of a permanent peace."

It is a remarkable commentary on the state of affairs in Belfast, that in spite of the events mentioned as happenings during the period the Lord Mayor is right in stating that his appeal has met with a substantial measure of success. Only ten Catholics were wounded and one killed. Two Protestants were fatally wounded under circumstances which point to mistakes being made. Eight Catholics were chased from their work. A Catholic district was attacked by rifle fire and the Catholic Church and Monastery in it fired into. A bomb was flung into a Catholic street, an attempt was made to set fire to a wooden gate of a church, about 20 Catholics were arrested on "suspicion" and raids and searches were made of Catholic houses during curfew hours, and smashing and looting indulged in by the Crown forces during these raids.

SATURDAY, JULY 8

About 3 a.m. this morning Specials — some in uniform and some in civilian attire — to the number of 11 came to McErlean's Spirit Grocery at the corner of Clonard Gardens and Bombay Street. They broke a window, removed enough glass to get through, entered and proceeded to loot the shop. While this was going on a Lancia car appeared and the occupants gave a helping hand. They looted goods consisting of liquor and provisions, and removed them in the Lancia car and then set the shop on fire. When they left McErlean's they proceeded to Sheehan's Spirit Grocery in Cupar street and looted it. Sheehan's is a short distance away. Then they returned to McErlean's after the fire brigade had come and put out the fire.

Looting on an extensive scale took place and large quantities of liquor and provisions were taken. Liquor was removed in the Lancia car.

It will be remembered that when Mr. McArdle and his two sons were arrested on June 13, McErlean's Spirit Grocery which is situated close beside their house, was looted on that occasion by the Crown forces, who removed quantities of drink in their car. The Crown forces were assisted by some of the Cupar street Unionists, not more than a half-dozen Unionists civilians participating in the looting. Not a shot was fired.

Mrs. McDermott, 28 Lady street, was raided at 4.45 a.m. this morning by Crown forces. The house was thoroughly and minutely searched by about 10 men. Even the window cords were cut which prevents the window being utilized for ventilating purposes except under difficulties.

Mrs. McDermott's husband was murdered when at work in the pumping station on Duncrue road by an Orange murder gang a month ago. When Mrs. McDermott complained that she though she had suffered without being raided, the officer in charge of the Specials telling her that her husband was only shot like all the rest.

A toy gun belonging to a child of six years and a little green hat were removed by the searchers.

Mrs. McDermott's two sons, one of whom was under sentence of death for the Cavan ambush have left the city some months ago.

Thomas Adams was shot in the leg at the corner of Shankill road and Townsend, Robert Adair was shot in the head in North Hill street. These are Unionist localities, and the victims are Protestants. Mistaken identity again.

Le Nationaliste presents republican side of Irish affairs. The Daily Press confines itself to the free state aspect. Our readers are therefore conversant with both points of view.

THE RESPONSIBILITY FOR THE WAR IN IRELAND

Step by step since the signing of the treaty the present position in Ireland has been developing, with the help of English duplicity and intrigue. It is an admitted fact that the people of Ireland wish to maintain the Republic established by their will and sacrifice, but worn and fatigued by eight years of war conditions, they fear England's threat of war if the treaty is not accepted. The Constitution for the Irish Free State, which has been evolved from the terms of the treaty, practically renders constitutional effort on the part of Irish Republicans impossible. In fact, to all intents and purposes this pseudo-constitution disfranchises Irish Republicans in their own land.

The question of army unification has been the matter of supreme importance since December last. Consequent upon the Collins-De Valera pact a council of army officers met to consider this matter. This council consisted of Mulcahy, O'Sullivan and O'Duffy on the one side and O'Connor, Mellowes, Lynch and Moylan on the other. The council unanimously recommended the unification of the army on the basis that Eamon De Valera be appointed Minister of Defense in the Cabinet contemplated by the pact. Michael Collins would not agree to this appointment, and so army unification was defeated.

attack upon the Four Courts. It has yet to be ascertained what constituted body will take the responsibility for this attack which precipitated civil war in Ireland. The attack was opened by Free State troops on the morning of June 28. A meeting of Dail Eireann was due to take place on June 30. Dail Eireann (the National Assembly), the only representative body possessing the necessary authority to declare war, was not consulted — was even ignored — and has never been summoned to meet. The Provisional Government, in whose name the first few war proclamations were issued, possessed no authority from the people of Ireland, whatever authority it might claim came solely from an act of a foreign (English) Parliament. For such a body to claim the right of waging war on a section of the population which did not agree with them was a serious constitutional weakness, the danger of which was evidently quickly recognized, for subsequent proclamations were issued as from the "Irish Government", the "National Government," etc.

The most recent proclamations evidently drop all pretense of being issued by any corporate authority, however instituted, for they bear the signatures of men who are ministers in the Provisional Government, others who are ministers in the Republican Government, and yet again others who are not ministers in either government. These signatures, lead by Griffith and Collins, thus constitute a mere self-elected autocratic body who have seized the reins of power and assume the right of slaughtering their fellow countrymen; they are clearly acting dictatorially, ignoring all regular procedure, and are a law unto themselves.

The attack on the Four Courts, which inevitably initiated civil war in Ireland, took place on the morning of June 27. On the previous Thursday June 22) Sir Henry Wilson was shot in the streets of London. In the English Parliament on that and the following day English ministers (acting apparently on an assumption which history may curiously enlighten) made violent and panic-stricken statements against the Irish Republican forces, calling upon the Provisional Government to clear those forces out of Ireland or to clear out themselves.

From this and the tact of not awaiting the meeting of Dail Eireann or seeking or acting under the authority of any constituted body in Ireland, the student of history can only draw the obvious deduction that whoever in Ireland (N. B. — It is a moot point at present) eventually takes the responsibility of having issued instruction for the attack on the Four Courts, must answer before the nation to the charge of instituting civil war and taking the lives of his fellow countrymen at the dictation and threat of a foreign power.

Civil war would never have come in Ireland if the Collins-De Valera pact had been faithfully adhered to. The Republicans kept honorably to their part, but the Free Staters, led by responsible ministers and well-known men, broke through its terms wholesale and openly. On the very eve of the polls Michael Collins himself, in a speech at Cork, threw over the pact completely.

Thus, by chicanery and duplicity in the first instance, followed by an open and shameless threat of war, and finally by deluding Irishmen to act at the dictation of her ministers, has England succeeded in plunging Ireland into civil war and [illegible] but the plucking of the fruit from the seed she has sown will bring greater disaster to her than she at present contemplates. The Irish Republic still lives, and if, and when, it ceases as a form of government, it will still live in the hearts of the people as the ideal for which they fought and suffered. The day of retribution will come.

CENSORSHIP OF PRESS

Owing to the rigid censorship exercised by the Provisional Government and the suppression of Republican newspaper, it is extremely difficult to obtain reliable news from Ireland.

That the Provisional Government, however, is faithfully carrying out the orders of the English Cabinet is evident by the tone of elation with which Mr. Churchill and others refer to the members of the Irish Government. Should the latter fail to toe the line the consequences would be serious for them.

Although, according to the chief of staff, the I. R. A. was completely broken last week in its gallant effort to save the Republic, yet somehow things have not worked out so smoothly as the wreckers of the Irish Republic imagined. It has been found necessary to establish a supreme war council, with Mr. Collins as commander-in-chief, and to issue a "call to arms" to the whole nation, in order to get sufficient forces to overcome what we were told was a mere handful of malcontents.

Perhaps after all the Irish Republic still lives, and that Irishmen will prove themselves worthy of such heroic sacrifices as that of Cathal Brugha.

THE VOICE OF THE PEOPLE

The last meeting of the second session of Dail Eireann which was announced for June 30, has not been held, and nothing is now heard of it. The first meeting of what was termed in different proclamations the third Dail and the Provisional Parliament, summoned for July 1, was postponed to July 5 owing to the supposed difficulty in the way of getting members to Dublin. A further postponement has been announced, no date being fixed for the assembly. Thus the voice of the people is effectively silenced in the Irish Free State while the Provisional Government in the press and by proclamation are vociferous about the people's will.

THAT MANDATE

Every hoarding in Dublin proclaims that the war on Irish Republicans, waged by the Free State forces, is in accordance with the mandate of the Irish people. This gross libel on the Irish people emanates from Griffith and Collins, and indicates that even they are conscious of the national sin of which they have been guilty and are anxious to shift the responsibility on to the Irish people. The people have given no mandate for civil war. No one denies that there has been a mandate to destroy the Republican Party, but the mandate has come from Ireland's hereditary enemy, England, the Provisional Government's answer to the English threat: "Root them out or we'll clear you out!"

This is the only mandate the Free State Government has received. This is why they are afraid to meet the people's representatives in Parliament to answer for their illegalities and treason.

It is significant that the recent proclamation notifying a further postponement of the meeting of An Dail is not signed on behalf of any government, either Provisional or otherwise, or on behalf of any responsible corporate body appointed by any institution in Ireland. The signatories include ministers of the Provisional Government and ministers of the Republican Government, and apparently they sign merely as a group of individuals who have arrogated to themselves the right to control the destinies of the nation without any control from the people.

Extracts from the Press of Ireland

"SURRENDERS"

Poblacht Na h-Eireann, July 21.

The controlled press makes considerable display of the "surrenders" by Republican troops of towns and other posts held by them. The public is kept in ignorance of the true nature of these operations which are governed by the first principle of guerilla war — mobility. No army outnumbered and poorly armed can, or should attempt to hold positions against which the enemy can bring artillery.

A town is occupied by guerilla forces not with the intention of resisting an attack upon it, but to compel the enemy to concentrate around it, thus relieving pressure in other parts of the fighting area. When this concentration takes place the need for holding the position ends and the main body withdraw sometimes falling back on some other position to repeat the manoeuvre but more often forming itself into a number of mobile columns which settle on the flanks of the enemy, harrassing him as he tries to extricate himself. Usually a rear guard is left in the occupied position both to delay the enemy's advance and to keep up the pretense that the main body is still there. This rear guard is frequently surrounded and captured but it often consists of a mere handful of men.

Every guerilla war in history has been fought along these lines. De Wet made himself famous not by crushing defeats inflicted on the British, but by his masterly outmanoeuvring of superior forces and his continual ambushes, train raids, sniping, etc. His mobility and elusiveness prolonged the Boer defense for your years. Similarly during the European War the German command in Southeast Africa held out against overwhelming British forces and were still undefeated then the armistice was signed. They not only tied up great numbers of troops who could have been used elsewhere but wore them down with brilliant sorties, ambushes, train roads, sniping, etc.

Guerilla warfare is an internationally recognized form of war, and is only condemned by those who though they have numbers, equipment and heavy armament on their side cannot use them effectively on the mobile columns in which all guerilla fighters move. There is an element of unconscious humor in the Provisional Government's kept press denouncing the very form of warfare which brought Collins, O'Duffy and Mulcahy into public life and the treaty itself into existence.

A HOPELESS TASK

Poblacht Na h-Eireann, July 17.

The hopeless task Mr. Churchill and his Irish servants have undertaken is bearing its accustomed fruit. Having failed in their attempt to bombard the nation out of its fealty to the Republic, they are now jumping wildly from one expedient to another, changing their generals and their plans in midstream, issuing daily proclamations of their own righteousness, putting arms into the hands of every ex-soldier who will agree to use them against the I. R. A. suppressing the courts and other symbols of our independence, filling the jails and shooting down their prisoners, raiding Irish homes by the hundred, arresting public representatives, turning camps they have taken over from the British into internment camps, rigorously censoring the truth while they villify their opponents.

Such are the methods they are employing; hopeless methods in a hopeless cause! They act as if the Irish people had no minds, forgetting that from the moment the heavy guns opened fire on the Four Courts Irishmen and women understood clearly what was happening. They had read Churchill's orders and they knew that this was the fulfillment; England still feared that Ireland might break free in spite of Mr. Griffith's promises and she sent the guns to make doubly sure.

The Free State ministers say they are using these guns of free Ireland — a feeble lie. The guns are the guns of Britain and they are being used in the service of Britain. Even the Free State troops are learning the truth and mutiny is frequent in their ranks; for the cause they were tricked into espousing they now see to be a doomed and dishonorable cause. By arming the baser elements in the civil population and turning them loose upon the nation after a "short period of training" the Free State ministers may prolong this struggle; by cowardly attacks on defenseless prisoners and by vile propaganda they may make the conflict bitter as well as bloody. But they cannot win; for their aim is British and their methods are British, and like the British they will be routed by the great common people of Ireland.

THE SUPPORT OF THE PEOPLE

From Nationality

In order to keep their courage up and fool you, citizen of the Republic, His Majesty's Provisional Government repeatedly declare they have the support of the people in their campaign of slaughter and destruction. The absolute contrary is more than likely the case by this. but here is what one "supporter" thinks and does:

John Moyniham, writing to the clerk of the Tralee Urban Council resigning his membership, says: "I cannot serve in any public body under a government which every day becomes more like a machine for registering the decisions of the British Cabinet, and which has just added to its record the crowning infamy of plunging the country into civil war in obedience to the order given by Lloyd George".

THE CRACK OF THE WHIP

Poblacht Na h-Eireann, July, 17.

Sir L. Worthington Evans, British Secretary for War and signatory to the treaty, speaking at Colchester on June 29, said:

"The disloyal in Ireland are ruffianly, desperate gunmen who are just as much against the true interests of Ireland as against those of the United Kingdom.

"The government has told Mr. Collins and Mr. Griffith that they have got to govern or go. They have commenced to govern and have started to kick the rebels out of the Four Courts. Hitherto the dirty work had been done by the British. Now the Irish are responsible for clearing up their own country."

Economie

Cette amusante histoire que raconte notre spirituel confrère le *Petit Bleu* aurait inspiré une fable bien amusante au bon La Fontaine.

L'histoire se passe à Vienne:

"Deux fils héritaient de leur père chacun d'une somme de 50,000 couronnes. L'aîné était d'humeur folâtre, le second était avaricieux. Ce dernier plaça son petit avoir à la caisse d'épargne, tandis que le premier, se livrant à son penchant favori, se meublait une cave merveilleuse qui, du reste, fut bientôt épuisée, ne laissant derrière elle qu'un immense amas de bouteilles vides.

Survint la guerre, la défaite et la débâcle de la couronne. Le cadet épargneux retrouva ses économies qui lui rapportaient 2,500 couronnes, soit environ cent sous. L'aîné se trouva en tête à tête avec ses bouteilles vides. Désespéré de son imprévoyance, il [illegible] de les vendre et en tira 8 [illegible] 000 de couronnes."

La morale en cette affaire est, comme on le voit fort mal traitée.

Aux Imprimeurs

¶ Nous sommes en mesure de faire de la composition sur machine monotype pour imprimeries à des prix raisonnables.

L'IMPRIMERIE POPULAIRE LIMITEE
43, rue St-Vincent - - MONTRÉAL

LA VIE SPORTIVE

LES FAMEUX JOCKEYS DE COULEUR D'IL Y A 25 ANS

A quoi doit-on attribuer la disparition presque complète des bons jockey nègres sur les pistes de courses? — L'habileté remarquable du fameux Isaac Murphy.

La disparition presque complète des jockeys de couleur est pour ainsi dire un mystère dans les cercles du turf. Il en reste encore quelques-uns mais on les compte facilement. Ceux de nos jours ne peuvent être comparés à ceux de l'ancienne école. Aujourd'hui les negres sont partout engagés pour exercer les pur sang mais on n'en voit que quelques-uns evoluer sur les grandes pistes.

Il y a à peine vingt-cinq ans, c'était tout different. Les jockeys de couleur, specialement à l'ouest des Etats-Unis, etaient en grande demande et ils faisaient une lutte serrée aux jockeys blancs. En fait d'habilete ils etaient aussi forts que les blancs et ils travaillaient surtout en harmonie.

Le plus fameux jockey de couleur fut sans contredit l'incomparable Isaac Murphy. On a rarement vu son supérieur en fait d'habileté pour conduire un coursier. Murphy était simplement merveilleux pour juger de la force ainsi que de la rapidité d'un pur sang. On a rapporte qu'un jour son patron, M. Haggin, lui demanda de faire du six furlongs en 1 minute 14 secondes avec un coursier. Il suivit si bien les instructions qui lui avaient été données, que le pur sang couvrit la distance en 1.13 4-53, et plusieurs chronométreurs furent témoins de l'exploit. Murphy savait ce qu'un coursier pouvait faire sous lui et il connaissait aussi ce que les autres joceys pouvaient faire faire à leur monture. Murphy était aussi excessivement habile dans une fin de course et ceux qui l'on connu disent qu'il prenait plaisir à donner la frousse à ses admirateurs. Souvent il réservait sa monture jusqu'au dernier furlong et ensuite il lui donnait sa tête pour venir gagner par une faible marge, un nez, une tête ou un cou.

Le nom de Murphy est toujours mentionné comme exemple aux jeunes jockeys. Ses exploits furent brillants. Il a gagné quatre des premiers Derby américains avec Modesty, Silver Cloud, Volante et Emperor of Norfolk. Il a gagné le premier Derby de Kentucky avec Buchanan, Riley et Kingman. Il a gagné le premier Derby de Latonia avec Leonatus; le troisième, le quatrième et le cinquième. Ses montures furent Bersan, Silver Cloud, Loreto et Kingman. Il s'est aussi distingué dans de fameuses classiques. Isaac Murphy était passablement bien éduqué, il était poli et il était fort populaire partout où il courait.

John Stoval fut un autre fameux jocky aux jours de Murphy. Stoval était une espèce de sans-souci qui ne s'occupait de rien mais il était excessivement habile en selle. C'était un artiste pour réserver un pur sang pour une fin de course.

Pines Barnes etait plus jeune que Murphy et Stoval, mais il fit sa marque comme jockey habile avant que les deux autres eussent abandonné de courir. Ce fut Barnes qui conduisit Proctor Knott lorsque Salvator et Galen furent battus dans le premier "Futurity". La majorité de ses courses furent disputées dans l'ouest des Etats-Unis, mais à part d'un "Futurity", il a gagné le Derby de Brooklin ainsi que le Belmont Stakes avec Burlington et Tenny respectivement. Il était passablement connu dans l'est des Etats-Unis.

Alonzo (Lonnie) Clayton fut aussi l'un des jockeys nègres les plus populaires. Clayton était un vrai brummel, fort populaire partout où il courait. Il dépensait sans compter et comme il faisait beaucoup d'argent dans son temps il avait nombres d'amis.

En fait d'habileté, on a souvent classé Clayton avec Murphy. On aurait dit qu'il était doué du don de savoir si son pur sang était pour gagner ou non. Clayton n'a pu se vanter d'avoir gagné le Derby américain, mais il a décroché celui du Kentucky avec Azra ainsi que celui de Latonia avec Newton, et celui de St-Louis avec Ornament. Il a aussi décroché un Suburban avec Tillo.

Sillie Simms fut aussi une des étoiles de son temps. Il succéda à James McLoughlin qui devint trop lourd, dans l'établissement des frères Dwyer. Il travaillait pour une grosse écurie et il eut toutes les chances voulues de montrer son savoir-faire. Simms a couru dans toutes les parties des Etats-Unis.

Anthony (Tony) Hamilton n'avait pas l'intelligence d'un Murphy ou d'un Clayton, mais il était excessivement fort pour un homme de sa taille et il ne fut pas lent à se créer une réputation. Il a gagné le Derby de Brooklin avec Exile et Hornpipe; le Suburban avec Lazarre; le Futurity avec Potomac et plusieurs classiques importantes.

Tous ces disparus avaient l'habileté des Shilling, Loftus, Sande, Kummer, Ensor de nos jours.

Les noms de Monk Overton, Isaac Lewis, Felix Carr, Tiney Williams, E. West, Jerry Chorn, Link Jones, Soup Perking, James Lee, Pate Clay John Chevalier, Hoggett, Porter, etc., furent aussi fameux dans leur temps.

James Lee fut acclamé comme le meilleur jockey de ses jours lorsqu'il conduisit les vainqueurs des six courses de la matinée du 7 juillet 1916 à Churchill Downs.

"Monk Overton" a aussi conduit les vainqueurs des six courses d'une matinée au parc Washington, le 16 juillet 1891.

Le fameux Felix Carr fut le plus populaire jockey à Chicago et San Francisco, alors qu'il conduisait les pur sang de l'établissement de Barney Schriber. Pour une raison ou pour une autre, il était surtout populaire avec l'élément féminin. Leur cri de guerre était "Come on, you Felix", qui s'élevait de milliers de poitrines lorsque le fameux Felix faisait son apparition au détour. Félix était très fort pour une fin de course et on aurait dit qu'il aimait à entendre crier ses admirateurs. Lorsqu'il gagnait il était le nègre le plus joyeux.

et Kid Williams. C'est dire que nous ne croyons pas qu'il ait l'intention de mettre ses lauriers en jeu contre Criqui, car il ne se soucie sans doute pas de retourner aux Etats-Unis dépossédé de son titre.

Il préférera faire un numéro de music-hall dont il nous donne le programme dans son monologue. Il rappellera les plus grandes émotions de sa carrière et les plus intéressantes anecdotes du ring, puis il démontrera les coups favoris des champions John L. Sullivan, James J. Jeffries, Jack Johnson, Stanley Ketchell, Abe Attell; il donnera une séance d'entrainement, le film de son match où il devint cahmpion du monde en battant Abe Attell et terminera par 4 rondes avec son entraineur, Albert Ziemer.

Voici comment se réparti sa carrière:

1907—3 combats, 2 victoires aux points, 1 knock-out.

1908—11 combats, 4 victoires aux points, 1 par knock-out, 2 matchs nuls 4 sans décision.

1909—10 combats, 3 victoires aux points, 1 sur faute, 2 par knock-out, 2 matchs nuls, 2 sans décisino.

1910—12 combats, 3 victoires aux points, 1 par knock-out, 5 matchs sans décision, 1 exhibition, 1 arrêté par la police, 1 défaite (en 10 rondes, par Abe Attell.)

1911—15 combats, 6 victoires aux points, 1 par knockout, 1 match nul, 6 sans décision, 1 défaite (par Joe Rivers, en 20 rondes).

1912—13 combats, 6 victoires aux points (dont celle en 20 rondes sur Abe Attell pour le championnat du monde,) 1 par knock-out, 1 match nul, 1 arrêté par la police, 7 sans décision.

1913—10 combats, 1 victoire aux points, 5 par knock-out, 1 match nul, 3 sans décision.

1914—9 combats, 1 victoire aux points, 2 par knock-out, 1 match nul, 5 sans décision.

1916—12 combats, 1 victoire aux points, 3 par knock-out, 8 matchs sans décision.

1917—10 combats, 1 victoire par knock-out, 1 match nul, 7 sans décision, 1 défaite (battu par knock-out à la 3ème reprise par Benny Leonard, champion du monde des poids légers).

1918—Instructeur de boxe et d'escrime à la baïonnette aux armées.

1919—10 combats, 6 victoires aux points, 3 par knock-out, 1 match sans décision.

1920—6 combats, 2 victoires aux points, 3 par knock-out, 3 match sans décision.

1921—3 combats, 2 victoires aux points, 1 par knock-out.

Ce qui frappe dans ce record, c'est que Johnny Kilbane, sur 136 combats, n'a essuyé que 3 défaite, dont une seule par un knock-out, et qu'il n'a que 23 victoires à son actif avant la limite.

Accepterait-il de rencontrer Eugène Criqui? Nous l'espérons, mais ne le croyons pas. Peut-être ferat-il comme Johnny Buff, champion du monde des poids coq, qui venu en Angleterre, y est resté à peine une semaine et est reparti dans la crainte d'être défié par Charles Ledoux. Il se souvient que, plus heureux avec Criqui, notre champion d'Europe des poids coq l'a cruellement corrigé aux Etats-Unis il y a quelques mois. Et nous avons des juges en France.!!

CHRONIQUE MUSICALE

(*Suite de la 3e*)

gner venait de faire fleurir le flambeau, sublime et suprême rameau d'un art à la veille de sa décadence; et *Tristan* est à l'esthétique du développement, ce que le choeur de Beauvais est au gothique. Vers l'époque où d'autres encore écrivaient *Samson* et *Aïda*, Moussorgsky créait d'un coup de génie l'esthétique de "l'atmosphère" et de la suggestion.

Et, peut-être, son chef-d'oeuvre pose-t-il tout le problème de la "musique pure" puisqu'aussi bien pas une mesure ne s'y trouve qui n'ait son étroite correspondance avec la réalité du drame, ou se puisse expliquer par la seule raison technique. Il était assez grand artiste, par bonheur, pour pouvoir négliger l'artifice et renvoyaient à leurs quintes "ceux qui semblent toujours restés sur les bancs de l'école" (12). Le jour où le technicien subtil, le génial harmoniste qui devait écrire *Pelléas* suivit résolument cet exemple unique' "cet art sans procédés, sans formules desséchantes" (13) la cause était définitivement entendue.

Mais on peut penser qu'elle faisait luire le premier rayon de la lumière nouvelle, l'oeuvre étrange, frémissante, où rien ne s'interpose entre la vie et notre âme — et qui, d'ailleurs, prouvait déjà le mouvement en marchant.

André GEORGE.

(*Les Lettres.*)

(2) A. Rimsky-Korsakov (trad. de Schloezer), *op. cit.*, page 9.

(3) Cf. E. Haumant: *Pouchkine* (Collec. des *Ecriv. Etrangers*, Bloud, 1911, pages 120 et 122).

(4) *Moussorgsky* (*Les Maitres de la Musique*, Alcan, 1908, p. 111).

(5) Cité par A. Rimsky-Korsakov, p. 86.

(6) Lettres à Stassov. J'en emprunte des extraits à une brochure parue en 1912, à Moscou (Maison du Lied) et qui est due à l'admirable interprète dont le nom, en France, ne peut être séparé du nom de Moussorgsky: Mme Marie Oléinine d'Alheim.

(7) Remarquons, d'ailleurs, qu'auparavant déjà, Moussorgsky avait esquissé musicalement plusieurs des nouveaux passages, la *Scène à la Fontaine*, en particulier. Par surcroit, il mit en dernier lieu, la *Scène de la Révolte*, alors que celle du tsar mourant était plus conforme aux habitudes.

(8) Cf. également pour tout ceci, les *Souvenirs* de Rimsky, publiés en français, sous le titre *Ma Vie Musicale* (P. Laffite, 1919). On y est frappé du ton protecteur que prend le professeur à l'égard de son génial ami. (Ex.: p. 241, 242).

(9) *Merc. de France.* Sept. 1908 reproduit dans *Musique d'Autrefois et d'Aujourd'hui* (Dorbon, 1911).

(10) Le spectacle finissait, malgré cela, plus tôt qu'à l'Opéra, grâce à la rapidité de la machinerie. Les choeurs, sans valoir les russes, m'ont paru supérieur aux nôtres (malgré les efforts louables — et loués exagérément — qu'ils ont déployés pour la circonstance). Par contre, M. Arnal (Boris) et M. Arnaud (Chouïsky) ne peuvent être comparés à MM. Vanni-Marcoux et Fabert. Ce dernier, avec son intelligence et son habituel sens musical, a merveilleusement rendu la complexité de l'éternel conspirateur Chouisky, M. Vanni-Marcoux, acteur excellent, chanteur habile, n'a pas été inférieur à son rôle pour lequel l'écrasant souvenir de Chaliapine hantait tous les esprits. Les décors, tant à Paris qu'à Bruxelles, m'ont semblé moins somptueux que les admirables tableaux de Juon et Bakst, aux Champs-Elysées, il y a neuf ans.

(11) Lettres à Stassov, 7-19 août 1875 (brochure de la *Maison du Lied*, p. 91). *A bout portant* est en français dans le texte.

(12) Lettres à Stassov des 12-25 juillet 1872 (*loc. cit.*, page 93).

(13) Claude Debussy, article sur la *Chambre d'Enfants*, dans la *Revue Blanche* du 1er juin 1901.

Les sports se répandent de plus en plus chez les noirs

LES NEGRES D'AFRIQUE, TOUJOURS ANXIEUX D'IMITER LES BLANCS, ONT COMMENCE A FAIRE DE LA COURSE A PIED, DE LA BICYCLETTE, ETC. — AU SOUDAN EGYPTIEN, LES NOIRS JOUENT LE FOOTBALL.

De ce que les sports se répandent de plus en plus sous les tropiques, il ne faudrait pas conclure que l'on joue au football à Zinder exactement comme à Londres ni qu'une épreuve cycliste se dispute à Tuléar dans les mêmes conditions qu'aux environs de Paris, mais l'élan est donné et c'est le principal.

Quand on se promène le soir vers six heures aux abords d'une ville comme Singapoor, on voit des Anglais rasés, souriants, jouer au ballon avec le même entrain qu'en Angleterre. Quand on circule, au contraire dans Dakar, Grand-Bassam ou Abomey, on aperçoit des Français barbus et fatigués installés devant des boissons plus ou moins apéritives. Il y a des exceptions, mais elles sont de celles qui confirment la règle. De là à déduire que dans les colonies étrangères, anglaises surtout, les indigènes sont plus sportifs que dans les pays dont nous avons entrepris d'améliorer le sol et la race, il n'y a qu'un pas. Le noir est un grand imitateur. Il aime adopter tout ce qui est "manière de blanc" et sera toujours influencé par les exemples qu'on lui donne.

La première étape sur le chemin de la civilisation est pour lui de revêtir une défroque européenne. Le comble du chic est de posséder un parapluie. Dès que le noir de la côte occidentale d'Afrique en a les moyens, il s'achète un accordéon, un phonographe et une machine à coudre. Il s'offrirait une bicyclette si l'usage de cette machine n'était rendu difficile par le climat. Le soleil ardent est très mauvais pour les pneus et l'effort à fournir est souvent au-dessus de l'énergie d'un nègre.

Là où la chaleur se fait moins déprimante, la bicyclette apparaît et les constructeurs américains trouvent un débouché assez important en Océanie. Autour des îles de corail, les routes sont plates et agréables et les noirs y font de la course à pied.

Dans l'île française de Tahiti, qu'un délicieux chemin ombragé par les cocotiers, contourne tout le long des côtes, l'automobilisme a pris un tel développement qu'il a fallu élargir le chemin en question, mais les indigènes, dont Loti a tracé un portrait si indulgent, sont trop indolents pour s'adonner à un sport quelconque.

Sur les bords du Niger, le beau sexe est fort en honneur dans les sports. Des femmes font de la course à pied mais portent sur leurs têtes de grands vases remplis de mil et il ne faut pas qu'elles en perdent.

Au Soudan égyptien les sujets britanniques de couleur jouent au football comme en France et en Angleterre. Ils sont aussi très forts pour la course à pied et ils organisent de vrais cross-country.

Criqui obtiendra-t-il un match avec Kilbane?

Paris, 25.— Eugène Criqui, champion de France des poids plume, ne semble pas près de devenir champion d'Europe de la catégorie. Il battrait sans aucun doute aisément le détenteur du titre, le Belge Wins, mais celui-ci émet des prétentions pécuniaires qui rendent difficile l'organisation de semblable rencontre. S'attendant au Knock-out, il veut au moins que la déchéance du titre lui rapporte la forte somme. Il est professionnel, donc nous ne pouvons guère lui reprocher de soigner ses intérêts.

Quel sera, en ce cas, le prochain adversaire important de Criqui? On parle d'une revanche avec Charles Ledoux, qui se disputerait la veille du Grand-Prix de l'A.C.F. à Strasbourg, c'est-à-dire le 15 juillet. La défaite de Ledoux a été trop rapide pour être exacte. Une nouvelle rencontre passionnerait peut-être encore plus la foule et cette fois le champion d'Europe des poids coq saurait cacher sa mâchoire.

Johnny Kilbane, champion du monde des poids plume, doit arriver à Londres, la semaine prochaine. Il entreprend une grande tournée en Europe et en Australie. Il restera cinq mois en Europe et visitera l'Angleterre, l'Irande, le Pays de Galles, la Belgique, la France, l'Allemagne, l'Italie, la Suède et la Suisse. C'est lui qui nous l'annonce.

Son premier objectif est de voir du pays, d'autre de gagner de l'argent en se présentant comme champion du monde ayant conservé son titre pendant le plus de temps et ayant battu trois champions du monde: Abe Attell, Freddie Welsh

Aux Détenteurs des Bons de la Victoire du Canada, à 5 ans et à 5½ pour cent d'intérêt

Émis en 1917 et échéant le 1er décembre 1922

OFFRE DE CONVERSION

LE MINISTRE DES FINANCES offre aux détenteurs de ces bons, qui désirent continuer leurs placements sous la garantie du Dominion du Canada, le privilège d'échanger à l'échéance les bons de l'une et de l'autre catégories portant intérêt de 5½ pour cent, payable semestriellement:

(a) Les bons de cinq ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1927.

(b) Les bons de 10 ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1932.

Tandis que les bons échéants rapporteront de l'intérêt jusqu'au 1er décembre 1922, les nouveaux bons commenceront à produire de l'intérêt à partir du 1er novembre 1922, CE QUI DONNERA UNE BONIFICATION D'UN MOIS ENTIER D'INTÉRÊT À CEUX QUI PROFITERONT DU PRIVILÈGE DE LA CONVERSION.

Cette offre est faite seulement aux détenteurs de bons arrivant à échéance et non pas à d'autres prêteurs. Les bons à émettre en vertu de cette proposition seront virtuellement de même nature que ceux échéants, sauf que l'exemption de taxe ne sera pas appliquée à la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants, qui désirent profiter de ce privilège de conversion, devraient porter leurs bons, LE PLUS TÔT POSSIBLE, MAIS NON PAS PLUS TARD QUE LE 30 SEPTEMBRE, à une succursale de toute banque chartrée au Canada, afin d'en recevoir en échange, pour les bons remis, un reçu officiel contenant une promesse de distribution de bons correspondants de la nouvelle émission.

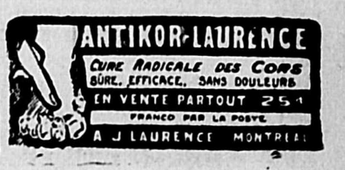
Les détenteurs des bons échéants pleinement enregistrés, dont l'intérêt est payable par chèques émis à Ottawa, recevront, le 1er décembre, comme à l'ordinaire, leurs chèques d'intérêt. Les détenteurs de bons à coupons détacheront et retiendront le dernier coupon non échu, avant de remettre le bon lui-même pour être converti.

Les bons remis seront envoyés par les banques au ministère des Finances, Ottawa, où ils seront échangés contre des bons de la nouvelle émission, sous forme de bons pleinement enregistrés, ou de bons à coupons enregistrés, ou de bons à coupons au porteur, avec intérêt payable le 1er mai et le 1er novembre de chaque année, pendant la durée de l'emprunt. Le paiement du premier intérêt se fera le 1er mai 1923, et les bons de la nouvelle émission seront transmis aux banques pour distribution immédiate après la réception des bons remis.

Les bons de l'émission arrivant à échéance, qui n'ont pas été convertis en vertu de cette proposition, seront acquittés le 1er décembre 1922.

Daté à Ottawa, le 8 août 1922.

W. S. FIELDING,
Ministre des Finances.



TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

UNE COURSE D'OCEANIQUES

Cette épreuve aura lieu, l'automne prochain.

Londres, 19. (S.P.A.) — Une course océanique aura lieu cet automne sur l'Atlantique pour découvrir quel est le plus rapide des grands paquebots qui font le trajet entre Southampton et New-York. Le "Mauretania," le "Majestic", le "Berengaria", l'"Aquitania," l'"Olympic" et le "Homeric prendront part à cette course. Jusquà présent, dans les voyages ordinaires, cest le Mauretania qui s'estmontré le plus rapide. Il a fait du 25.29 noeuds à l'heure.

LA CRISE AUTRICHIENNE

On prévoit une catastrophe financière en Autriche.

Vienne, 19. (S.P.A.) — La crise financière qui sévit en Autriche devient chaque jour plus embarrassante et on prévoit une catastrophe si rien ne vient promptement remédier à la situation.

Un communiqué officiel paru dans les journaux déclare que le problème de l'Europe centrale rendu plus arlarmant par l'échec de la conférence de Londres va peut-être exiger une "solution pratique" plus tôt qu'on ne le croit.

Cette expression "soultion pratique" signifie, en tant que l'Autriche est consernée, la fusion avec l'Allemagne ou la désintégration du pays.

Le nombre des boutiques qui ferment leurs portes grandit chaque jour.

DEUX CENT MILLE ÂCRES DE FORÊTS EN FLAMMES

On cherche à circonscrire l'étendue des ravages dans le Minnesota — On craint la répétition du sinistre de 1918.

Duluth, Minnesota, 19. (S.P.A.) — Après une nuit de calme, les hommes qui luttent contre les vastes feux de forêt du nord du Minnesota s'efforçaient ce matin de circonscrire l'étendue des flammes avant que les vents violents ne viennent les activer encore et les rendre plus menaçants.

On dit que deux cent mille âcres de terrain boisé sont en feu. Une légère pluie est tombée aujourd'hui.

Le gouverneur Press a prévenu les colons menacés d'avoir à quitter la zone dangereuse si le vent s'élève. Le gouverneur dirige lui-même les équipes qui combattent l'élément destructeur. Il est aidé du chef des gardes forestiers, W.-T. Cox.

D'après M. Cox, seule l'accalmie du vent, hier a empêché le désastre de 1918 de se répéter.

Le feu le plus considérable aujourd'hui se trouve aux alentours de Kélsey, à 45 milles au nord de Duluth. Plusieurs personnes sont disparues, mais on ne croit pas qu'elles aient péri.

PAS AVANT MERCREDI

Chicago, 19. (S.P.A.) — Rien ne se fera probablement avant mercredi prochain pour rétablir la paix dans l'industrie des chemins de fer. Ce jour-là, les portes-parole des compagnies ferroviaires auront une conférence avec les employés des ateliers.

Entretemps, des explosions à la dynamite retentissent et on a recours à des actes de violence. Il y a eu des désordres à plusieurs endroits de l'Atlantique au Pacifique.

Les embarras occasionnés a utransport à cause des grèves addition nelles et non autorisées du personnel des trains ont diminué parce que les employés retournent graduellement à leurs postes.

UN CONGRÈS DE FERMIERES

LE DEUXIEME CONGRES DES CERCLES DE FERMIERES AURA LIEU, DANS QUELQUES JOURS, A QUEBEC

Québec, 19. (D.N.C.) — Le deuxième congrès général des cercles de fermières de la province, s'ouvrira à la fin du mois, dans notre ville. Ce congrès général promet de remporter un entier succès tant au point de vue des questions qui seront soumises aux déléguées qu'au point de vue du nombre des membres qui y assisteront.

M. Alphonse Désilets, directeur des cercles de fermières et des cours ménagers, de concert avec l'exécutif provincial des cercles de fermières, prépare ce congrès dont le programme est déjà tracé.

C'est le 30 août qu'aura lieu la séance d'ouverture. M. J.-E. Caron, présidera. Il adressera la parole aux congressistes ainsi que M. A. Désilets et Mlle A.-M. Vaillancourt, secrétaire provincial des cercles. Les fermières profiteront de leur congrès, pour rendre hommage à Marie Rollet, première fermière au Canada, dont la statue fait partie du groupe du monument de Louis Hébert. Il y aura une démonstration au pied de ce monument, devant l'hôtel de ville, dans l'après-midi du 2 septembre.

Au cours de ce congrès, sera inauguré le drapeau de la fermière. Cette cérémonie du déploiement du drapeau aura lieu au parc de l'exposition dans l'après-midi du 5 septembre.

Comme on le voit, le congrès des cercles de fermières coincidera avec la période de l'exposition provinciale comme les écoles ménagères ont voulu, à cette occasion, démontrer au public ce qu'est leur oeuvre et c'est en plus grand nombre que jamais qu'ils assisteront au congrès et à l'exposition. Très nombreux seront les exhibides cercles de fermières et des école ménagères à l'exposition, cette année.

Château détruit

Belfast, 19. (S.P.A.) — Currygane, château sis dans le comté de Longford où naquit feu le cardinal Wilson a été détruit par des incendiaires, hier. La maison avait été dernièrement le domicile du frère du maréchal, M. James Mackay Wilson.

L'oléomargarine

LES REGLES DE LA VENTE DE L'IMPORTATION ET DE LA FABRICATION SONT EDICTEES.

Ottawa, 19. (S.P.C.) — La Canada Gazette publie dans son édition courante les règlements qui régieront à partir d'aujourd'hui l'importation, la fabrication et la vente de l'oléomargarine au Canada.

Pour importer et fabriquer ce produit, il faudra un permis qu'on pourra se procurer au ministère fédéral de l'agriculture. La vente de l'oléomargarine devra se faire dans l'enveloppe première portant l'estampille de l'inspecteur. De plus, le mot "oléomargarine" devra être écrit en gros caractères sur l'étiquette. Les hôtels et les restaurants qui servent de l'oléomargarine devront en prévenir le public par une grosse affiche dans leur établissement.

Chambre de commerce et marchands de charbon

MM. les marchands de charbon de cette ville (gros et détail) sont cordialement invités à venir à la Chambre de commerce, 76, rue St-Gabriel, lundi prochain, 21 août, à 11 heures de l'avant-midi, pour rencontrer M. Merrott, administrateur du plus important groupe de mines de charbon des Galles, qui viendra exposer la question de la houille et de l'anthracite.

Les sources du revenu de la ville

LE TRESORIER INDIQUE DANS SON RAPPORT ANNUEL QUE L'IMPOT FONCIER FOURNIT LES DEUX TIERS DU REVENU DE MONTREAL ET LES TAXES D'EAU ET D'AFFAIRES, UN SEPTIEME.

Au cours de l'année 1921, les recettes de la ville, provenant de ses sources ordinaires de revenu, se sont élevées à la somme respectable de $22,481,946.27. L'impôt foncier absorbe les deux tiers de ce montant, tandis que la taxe d'eau et la taxe d'affaires en prennent un septième.

Voici, en détail, comment le trésorier de la ville répartit les recettes de la ville, dans le rapport annuel qu'il vient de publier:

Impôt foncier. — Montant perçu sur rôle de 1921 et arrérages des années antérieures, tels qu'indiqués en détail dans le rapport Contrôleur et Auditeur, $15,120,237.04.

Taxe d'eau. — Basée sur la valeur locative des maisons, magasins, bureaux, etc., y compris les arrérages, $2,148,247.07.

Eau fournie au compteur. —Pour des fins commerciales ou industrielles, etc., autres que l'usage domestique, $626,659.05.

Taxes d'affaires: —
Soit 8½% de la valeur locative des établissements de commerce, avec taux spéciaux pour les hôtels, etc., y compris les arrérages $1,692,048.91.

Patentes (Licences): —
Telles qu'indiquées en détail dans rapport de l'auditeur, $1,138,692.86.

Cour du recorder, amendes, etc. $175,240.42.

Permis octroyés par divers départements et certificats émis, $57,741.34.

Intérêt: —
Tel qu'indiqué en détail dans le rapport de l'auditeur, $1,138,692.86

Compagnies d'assurance contre l'incendie: —
Taxe spéciale de 1% sur primes de 1920, $61,170.27. Quote-part des dépenses de la commission ou des incendies, $5,933.33.

Recettes des marchés. —
Telles qu'indiquées en détail dans le rapport de l'auditeur 208,389.83.

Département du Contentieux. — Déboursés recouvrés, $772.35.

Abattoirs. — Taxe spéciale, $1,200.00.

Bains municipaux. — Droit d'entrée, $8,065.90.

Département de l'Assistance municipale. — Sommes payées par les parents des personnes internées dans les asiles d'aliénés et les écoles de réformes, $12,432.89.

La Compagnie des Tramways de Montréal. — Acompte re: redevances à la ville, $232,076.15.

Privilèges. — Parc Mont-Royal, $2,400.00; parc LaFontaine, $1,925.00; square Viger (kiosque pour la vente des bonbons), $250.00; Cie de chemin de fer de Montréal et des comtés du Sud: enlèvement de la neige, $8,334.80; loyer des rues., $715.12; ville d'Outremont (égout), $460.00; ville de Westmount (égout), $200.00; "Montreal Quotation Co." (Règlement no 596), $500.00; certificats de l'inspecteur de la ville re: caveaux sous les trottoirs (règlement no 49), $28.00.

Vieux matériaux et chevaux vendus, $6,177.67.

Loyers des propriétés de la ville. — $18,651.24.

Divers. — $14,993.52.

Province de Québec. —Contribution re: mise en vigueur des lois concernant les automobiles, $10,000.00.

Grand total: $22.481.946.27

LE VOL DE LA "DOMINION"

UN DES ACCUSES DEVRA SUBIR SON EXAMEN VOLONTAIRE

James Thomas a été condamné, hier après-midi, à subir son examen volontaire, sous l'accusation d'avoir participé au vol de $29,000, à la *Dominion Textile.*

On se rappelle les circonstances du vol: M. Lee, le paie-maître de la compagnie, était allé le matin, à la Banque Royale, tirer $29,000. pour payer les employés. Au retour, l'auto a dû stopper à la barrière du Grand Tronc, près de l'usine de la *Dominion Textile.* Une brique lancée avec force a fait voler en éclats la vitre d'avant, et en même temps quatre bandits, révolver au poing ouvraient les portières, enlevaient l'argent et disparaissaient aussitôt en auto par une ruelle.

Thomas a été arrêté dans des circonstances assez curieuses. Il avait loué une chambre rue Sainte-Elisabeth, puis était disparu sans dire mot. La propriétaire qui n'avait pas été payée, a visité la chambre et a trouvé une valise contenant $5,000 en billets de la Banque Royale. Les détectives appelés ont bientôt pincé le locataire.

Thomas a été reconnu hier, par M. Lee, comme l'un des voleurs qui l'ont détroussé.

De plus, le comptable de la Banque Royale a reconnu son écriture sur les sachets d'argent monnayé trouvés dans la chambre de Thomas. En conséquence, ce dernier a été condamné à subir son examen volontaire qui aura lieu jeudi prochain, le 24 août.

L'enquête préliminaire de son comparse John Vulcuff, arrêté par le détective Nassa dans l'Ontario, aura lieu jeudi matin.

Les deux accusés sont des Bulgares.

Maison incendiée

Trois-Rivières, 18.— (D.N.C.).— On mande de Saint-Damien qu'un incendie a détruit de fond en comble l'habitation de M. Roméo Tellier, construite en briques, à deux étages sur les confins du village. Les meubles ont pu être sauvés, mais les pertes se chiffrent à quelques milliers de piastres.

Ce qu'il faut au service d'hygiène

LES CONGRESSISTES DES SERVICES SANITAIRES DE LA PROVINCE ONT ADOPTE, A CHICOUTIMI, DES RECOMMANDATIONS FORT UTILES A NOS ADMINISTRATEURS

Le dernier congrès des services sanitaires de la province, tenu à Chicoutimi, a étudié, entre autres sujets importants, l'administration d'un service municipal d'hygiène. Les conclusions que les congressistes en ont tirées seront utiles à nos commissaires dans la préparation du prochain budget.

Le congrès a fait les constatations suivantes:

"Le budget du service municipal d'hygiène, qui le fournira, d'où proviendra-t-il? Le conseil municipal votera à même les sommes perçues des contribuables (taxes municipales ordinaires) un montant proportionnel à ces taxes, et proportionnel aussi à la population (populationt totale de la ville, du village, de la paroisse, du canton à desservir).

De quel montant sera le budget? Variable d'une municipalité à l'autre. D'après une enquête faite dans la province de d'Ontario, on arriverait à subventionner convenablement le service municipal d'hygiène, dans les trois types différents de municipalités étudiées, grandes villes, petites villes et municipalités rurales, si une part du revenu municipal était allouée au bureau d'hygiène dans les proportions suivantes: 1-3e pour les grandes villes, 1-45e pour les petites villes (de 5.000 habitants et au-dessus) et 1-66e pour les municipalités rurales. La dépense pour l'hygiène serait, par tête de population, de $1.25 dans les grandes villes, de 70c dans les petites villes et de 25c par tête dans les municipalités rurales. Ces budgets administrés avec économie couvriraient tous les besoins de l'hygiène municipale, y compris l'inspection médicale des écoles.

Ce budget servira à payer le personnel (officier exécutif et autres) à faire l'acquisition du matériel nécessaire, et à l'exécution du programme sanitaire de l'année.

A Montréal, le budget du service d'hygiène proprement dit, couvre à peine la somme de 75c par tête; il s'ensuit que nos administrateurs sont en arrière de beaucoup des recommandations des hygiénistes de la province.

Et le congrès a terminé son étude par les conclusions que voici:

1. "Nos conseils municipaux n'ont plus le droit d'ignorer ce que c'est qu'un service municipal d'hygiène, ou bien encore de croire que tout se résume à prendre à temps quelques mesures contre les maladies contagieuses après une éclosion.

2. Il faut de l'argent, un budget, pour réaliser un programme annuel d'hygiène publique adéquat aux connaissances modernes et aux nécessités de l'heure présente.

3. Les officiers exécutifs, qu'ils soient médecins ou non, doivent être convenablement rémunérés.

4. Les argents obtenus pour les fins de l'hygiène municipale doivent être économiquement et sagement dépensés pour le matériel, l'administration et les diverses questions à résoudre."

Les enchères se poursuivront

Mercredi prochain, M. U.-H. Dandurand continuera, au nom de la ville, la vente à l'enchère des lots du boulevard Saint-Joseph. La ville a érigé une estrade pour les acheteurs et une tribune pour l'encanteur, avec un grand écriteau où sont tracés les terrains offerts en vente.

Déjà une quinzaine de terrains ont trouvé preneurs aux séances précédentes et la ville a pu réaliser de jolis montants; mais il y a loin encore avant qu'elles rentre dans ses fonds, car l'expropriation du boulevard lui a coûté au-delà de deux millions et demi.

La vente se poursuit en même temps que s'accélèrent les travaux de pavages du boulevard, depuis la rue Henri-Julien jusqu'à la rue Papineau; au train où vont les entrepreneurs, tout sera terminé à l'automne. Et le printemps prochain, la ville fera planter des arbres dans le parterre du centre.

Grève en Hongrie

Budapest, 19 (S.P.A.) — Trente mille ouvriers des usines métallurgiques hongroises ont déclaré une grève. On dit que les grévistes veulent obtenir plus cher pour leur travail, mais la politique est aussi à la base du mouvement.

Le gouvernement prend toutes les mesures pour parer aux désordres.

Augmentation de salaire

Berlin, 19 (S.P.A.) — Le salaire des fonctionnaires et des travailleurs sera augmenté de 38 p.c. à dater du 1er août. Cette décision a été prise à la suite des pourparlers qui ont eu lieu entre le ministère des finances et les associations des fonctionnaires et des ouvriers.

L'aide des banquiers

Ottawa, 19. (S.P.C.) — Le conseil des ministres a étudié, hier, la demande du premier ministre de la Saskatchewan, M. Dunning, de con-Taylor conférera directement de afin d'aviser aux moyens d'écouler la récolte de l'année M. Fielding a décidé d'envoyer la demande à Sir Williams Taylor, président de l'Association des banquiers Canadiens.

En conséquence, sir Williams Taylor conférera directement de l'affaire avec M. Dunning sans que le gouvernement se mêle de quoi que ce soit.

Travaux qui sont projetés

M. ERNEST LAPOINTE ENUMERE TOUTES LES AMELIORATIONS QUI SERONT FAITES A NOTRE PORT, AU BANQUET D'HIER MIDI

Ainsi que les journaux quotidiens l'ont rapporté, M. Ernest Lapointe, ministre de la marine, a fait vendredi, sa première visite officielle du port de Montréal, laquelle visite a été suivie d'une inspection de tous les ports et travaux en cours tout le long du St-Laurent entre la métropole et Québec. Le ministre était accompagné de MM. Alexander Johnston, sous-ministre du département de la marine, V.-W. Fornevet, surintendant du service du chenal du Saint-Laurent, et de son secrétaire particulier, M. Omer Langlois.

Le ministre a été reçu vendredi aux bureaux de la commission du port par M. le Dr W.-L. McDougald, président. Celui-ci, dans son discours de bienvenue au ministre, a rappelé brièvement les progrès énormes qui s'étaient accomplis dans notre port depuis 1907, et tout particulièrement au cours de l'année dernière. Montréal, a-t-il déclaré, est considéré à juste titre comme étant le deuxième port de l'Amérique, et ceci grâce non seulement au trafic considérable qui s'y déploie mais aussi à sa situation géographique tout à fait exceptionnelle. Or, dans son opinion, il va s'agir à l'avenir pour les représentants du port de s'organiser de façon à pouvoir répondre aux besoins sans cesse croissants de l'exportation du grain et du commerce en général.

En réponse au discours du président de la commission du port de Montréal, le ministre de la marine a déclaré être anxieux de participer au développement intense de notre port, et cela dans l'intérêt même de tout le Canada. Le gouvernement, a-t-il ajouté, est prêt à seconder tous les efforts qui seront tentés en vue de faire de la métropole canadienne un port modèle afin qu'il continue de conserver sa bonne réputation justifiée.

Comme on le sait, le gouvernement fédéral a voté, vers la fin de la dernière session, une somme de $4,319,849.65 pour être mise à la disposition de la commission du port de Montréal. Voici un tableau des sommes qui seront dépensées, ainsi que le détail des travaux auxquels celles-ci seront affectées:

Plans et travaux préparatoires pour un pont projeté dans le port: $50,000.00.

Agrandissement du quai Walls, sections 25-35: $475,000.00.

Agrandissement du quai de l'Imperial Oil: $250,000.00.

Agrandissement du quai Jacques-Cartier0 $200,000.00.

Chenal près du quai Bickerdike: $97,849.65.

Pavages et établissement de rails sur les quais: $50,000.00.

Agrandissement du quai Alexandra: $400,000.00.

Agrandissement du quai King Edward: $450,000.00.

Elévateur no 3 projeté: $2,347,000.00.

Plusieurs de ces travaux qui sont actuellement en cours seront terminés dès cette année et les autres d'ici l'automne de 1923.

AVIS DU DEPARTEMENT DE LA MARINE

Le département de la marine vient de publier un avis qui se lit comme suit: "Une bouée à gaz, montrant une lumière blanche, sera placée sous les fils électriques de la compagnie Shawinigan au centre du chenal, à un mille environ des Trois-Rivières." L'avis donne de plus la latitude et la longitude.

Les navires sont avertis de se tenir du côté nord-ouest de la bouée.

On se souvient que quelques-uns des fils électriques de la compagnie Shawinigan qui traversent le fleuve vis-à-vis les Trois-Rivières ont été brisés, il y a quelques semaines, par les mâts du *Tyrrhenia,* de la ligne Cunard, incident qui a failli causer une véritable catastrophe.Or c'est afin de prévenir la répétition qu'un tel incident que le département de la marine a cru devoir émettre l'avis ci-haut.

ARRIVAGES DE FIN DE SEMAINE

Le *Montcalm,* de la compagnie du Pacifique Canadien, venant de Liverpool avec 381 passagers de cabine et 450 de troisième classe, est arrivé à Montréal, samedi avant-midi, cependant que le *Metagama,* de la même compagnie, venant de Glasgow avec 312 passagers de cabine et 513 de troisième classe, est attendu dimanche matin.

Deux autres océaniques à passagers sont également attendus à Montréal de très bonne heure lundi matin. Ce sont le *Canada,* de la White-Star Dominion, venant de Liverpool avec 223 passagers de cabine et 200 de troisième classe et l'*Andania,* de la ligne Cunard, venant de Southampton et Cherbourg, avec 226 passagers de cabine et 274 de troisième classe.

NAVIRES DANS LE PORT

Trente navires de catégories diverses étaient samedi dans notre port, dont voici les noms:

Canadian Raider, de la marine du gouvernement, section 43.

Canadian rancher, de la marine du gouvernement, au quai Vickers.

Mina Brea, Imperial Oil Co. section 101.

Canadian Trooper, de la marine du gouvernement, hangar 5.

Canadian Commander, de la marine marchande du gouvernement, section 19.

Sagaland, Walford Shipping Co., section 5.

Haigtown, Thomas Harling & Son, section 6.

Holbrook, Pacifique Canadien, section 5.

Ramore Head, McLean Kennedy Ltd. Hangar 13.

Dunbridge, Canadien Pacifique, hangar 9.

Lord Antrim, McLean Kennedy, Ltd., hangar 15.

Albania, Cunard Line, hangar 2.

Cornishman, White Star-Dominion Line, hangar 6.

Canadian Aviator, de la marine du gouvernement.

Vitellia, Robert Reford and Co., hangar 5.

Lord Downshire, McLean Kennedy Ltd., hangar 13.

Indo-Chine, McLean Kennedy, Ltd., hangar 13.

Dront, McLean Kennedy, Ltd., section 101.

Middlemoor, Walford Shipping, Co., section 7.

Fantee, Elder Dempster and Co., hangar 45.

General Petitti, Thos. Harling and Son, section 5.

Bratland, Elder, Dempster and Co., section 5.

Galtymore, Furness, Withy and Co., hangar 17.

West Campgaw, Robt . Reford, Co.

Canopic, White-Star Dominion, hangar, 4.

Aludra, Thos. Harling and Son, section 6.

Banchory, Furness Withy and Co., section 96.

Manchester Producer, Furness Withy and Co., hangar 16.

Manoa, Canada S. S. Lines, hangar 18.

Canadian Squatter, de la marine du gouvernement, hangar 14.

Oxoman, White Star-Dominion, hangar 6.

ARRIVAGES D'HIER

Canadian Trapper, de la marine du gouvernement, section 43.

Pikepool, Walford Shipping Co., section 6.

Canadian Navigator, de la marine du gouvernement, hangar 14.

Ethelwolf, Walford Shipping Co.

Hyanthes, McLean Kennedy Ltd., hangar13.

Canadian Forester, de la marine du gouvernement, hangar 14.

L'information pontique inédite, l'article politique indépendant, le commentaire fondé sur les faits, l'examen de toutes choses au point de vue de l'intérêt public: tel est le programme, telles sont les principales préoccupations du Devoir.

AUTRE VICTOIRE POUR COLLINS

Les soldats du gouvernement provisoire irlandais marchent de l'avant dans le comté de Cork — Journal prohibé pour un mois.

Dublin, 19. (S.P.A.) — Les troupes nationales marchent contre les irréguliers dans le nord et dans le sud du comté de Cork. Un communiqué officiel annonce la prise de Macroom, un des centres les plus importants de la partie occidentale du comté.

Un vif combat s'est livré pour la possession de Kildorrery, près de Mitchelstown. Les nationaux ont été vainqueurs, ont capturé 27 prisonniers et fait un butin de guerre considérable.

Deux membres de la Croix Rouge qui suivaient l'armée nationale ont été tués dans le district de Killarney, selon une nouvelle provenant de Tralee Ils étaient à admirer le paysage pittoresque dans une petite chaloupe sur la Lough Leane, quand on tire sur eux au moment où ils descendaient sur l'île Innisfallen.

Hier soir, des coups de feu ont été tirés sur une automobile occupée par quatre officiers de l'armée nationale dans une rue de Dublin. Les officiers n'ont pas été atteints, mais un passant a été tué.

VENTE PROHIBEE

Belfast, 19 (S.P.A.) — Le gouvernement de l'Irlande septentrionale a prohibé la vente dans l'Ulster pendant un mois du "Irish Catholic," journal hebdomadaire publié à Dublin, parce que cette publication attaquait les autorités judiciaires du nord.

CHEMINOTS ET PATRONS

LE TRIBUNAL D'ARBITRAGE ETUDIE LA PREUVE FAITE A L'ENQUETE.

Les séances publiques du tribunal d'arbitrage qui entend le différend survenu entre les employés des ateliers des chemins de fer canadiens et les compagnies se sont terminées hier avant-midi et les membres du tribunal étudient maintenant les liasses de preuves et de documents. C'est le tribunal qui rendra le jugement final, car les représentants des compagnies et les représentants des unions n'ont pu s'entendre à la conférence de mardi après-midi.

Une fois sa décision prise, le tribunal la communiquera au département du travail à Ottawa. On ne croit pas que le tribunal tarde beaucoup à rendre sa décision.

L'ENQUETE SE POURSUIT

Ottawa, 19 (S. P. C.). — Le Bureau de Conciliation a continué, hier, son enquête sur la dissension existant entre le Canadien National et le Grand Tronc et leur employés. Ces derniers sont membres de la C.B.R.E. Le président de la C.B.R.E., M. Mosher, a parlé au nom des employés. Il a particulièrement attiré l'attention du bureau de conciliation sur le haut coût de la vie et sur les salaires actuels des employés de la compagnie. M. Mosher a dit en terminant: "Votre bureau a à décider si les salaires qui sont actuellement en vigueur sur le Canadien National et sur le Grand Tronc doivent être baissés. Si on laisse la réduction de salaires, que l'on a faite avant le 2 juillet 1922, 90 p.c. des commis ne gagneront pas assez cher pour faire vivre convenablement un homme, une femme et un enfant. Quant aux autres employés, ils ont des salaires encore plus bas que les clercs."

Après ces paroles, le bureau de conciliation a suspendu la séance jusqu'à mardi après-midi, alors que M. Mosher fera voir d'autres aspects de la situation des employés.

M. J.-A. Cardin

On dit que M. J.-A. Cardin, député du comté de Richelieu, sera nommé juge de la Cour supérieure pour le district de Montréal. La nomination officielle aura lieu sous peu.

M. Cardin a été élu député en 1911. Son élection a été contestée et il a dû s'faire réélire en 1912. Il a été élu ensuite aux élections suivantes de 1917 et 1921.

Sa nomination à la magistrature va nécessiter une nouvelle élection. L'on croit que le docteur Chartier, de Sorel lui succédera.

Chronique

L'HÔPITAL ST-LAURENT

"Le service d'hospitalisation des malades sera dirigé par les Soeurs de l'Espérance"... Cette note par laquelle se termine l'annonce d'un prochain pèlerinage à Notre-Dame-du-Cap, fait revivre en mon esprit le souvenir d'une visite récente à l'humble maison des soeurs infirmières de Saint-Laurent. Cet édifice de construction déjà ancienne, hier, noviciat des religieuses, et où des compatriotes, des amies chères sont venues apprendre à l'école du divin médecin l'art de soulager, de guérir les maux physiques, en pansant les blessures plus profondes parfois des âmes, est maintenant transformé en hôpital. Comment on a réussi à convertir les pauvres cellules des religieuses en chambres gaies et coquettes où l'air et le soleil entrent à profusion, tels un sourire d'espérance; quelle baguette magique a fait disparaître ici un mur, là une cloison, muant ainsi en salles spacieuses—relativement — les pièces étroites qu'habitaient les religieuses, et ce, tout en utilisant, pour assurer le confort des malades et des convalescents, les moindres espaces? C'est un secret, un miracle plutôt de la charité. Et par cette espèce de multiplication, le nouvel hôpital, en dépit de ses dimensions très restreintes peut donner asile à quelque vingt-cinq malades adultes et enfants pourvu qu'ils ne soient pas atteints de maladies contagieuses. Cette fondation du plus petit de nos hôpitaux montréalais, et qui s'est effectuée à la demande de la majorité des paroissiens de Saint-Laurent, dignement appuyés par leur distingué pasteur, rend des services inappréciables, en cette partie de la banlieue éloignée des centres. "Il vient même des malades de la ville, nous dit la bonne Mère du Saint-Rosaire, et nous les recevons avec bonheur pourvu que nos lits ne soient pas tous employés par les malades de "chez nous". Avoir selon ses désirs de l'ombre et du soleil, jouir d'un air dont l'épaisse fumée des manufactures, la poussière des rues, les odeurs délétères qui s'en exhalent ne viennent pas altérer la pureté, c'est un excellent agent de guérison déjà. Ajoutons à cela la nourriture de premier ordre fournie par la minuscule ferme, le potager-fruitier du couvent, la calme et la douce tranquillité de l'endroit inaccessible aux bruits divers de la ville, couronnons le tout par tout ce que la science unie à la charité la plus belle—que l'on trouve d'ailleurs dans tous les établissements du genre, dirigés par des religieuses—et nous en aurons vite conclu que le malade, s'il est susceptible de recouvrer la santé ne tarde pas à guérir. "C'est ce que nous avons plaisir à constater", me dit l'humble ouvrière de la charité, et nous en rendons grâces au ciel. Nos malades ne sont pas habituellement ennuyés et tristes, on dirait que le soleil du bon Dieu, le chant des oiseaux du bocage, la couleur jolie des arbres et des fleurs du parterre, que, de leurs fenêtres, ils peuvent contempler, met du sourire sur leurs lèvres, de la joie en leur coeur." Peut-être... mais d'avoir sous leurs yeux la figure adorable de Celui qui, jadis, imposait ses mains sur des malades, de vous voir, à l'exemple de ce bon maître, vous prodiguer avec une tendresse et un dévouement qui ne sont pas de la terre, n'est-ce pas là aussi, ma Soeur, un puissant facteur de cette joie sereine ressource elle-même de guérison plus rapide?

Tous les visiteurs de votre hôpital de Saint-Laurent, seront, au sortir de cette oasis de la paix, unanimes à le reconnaître.

PAUL.